

pleased to meet you

**Marou  
Rebec**

**Maroussia  
Rebecq**

# Maroussia Rebecq

4 & 12

Une conversation avec Maroussia Rebecq  
A Conversation With Maroussia Rebecq  
Anne Dressen

18 & 19

Maroussia Rebecq, artiste entrepreneure  
Maroussia Rebecq, Artist & Entrepreneur  
Jeanne Granger

22 & 26

De la beauté d'être vivant-e-s  
On the Beauty of Being Alive  
Élise Thiébaud

32

quatre-vingt-dix reproductions  
ninety reproductions

# Maroussia Rebecq

numéro 14  
juin / june 2024

Maroussia Rebecq au studio Upcycle Solution /  
Veepee (Saint-Denis), photographée par Renaud  
Monfourny en 2022.  
Maroussia Rebecq in the Upcycle Solution studio /  
Veepee (Saint-Denis), photographed by Renaud  
Monfourny in 2022.



## Une conversation avec Maroussia Rebecq

Anne Dressen  
Mars 2022

Anne Dressen Je te connais depuis 2002, et je crois que ce qui m'a toujours intéressée dans ta pratique c'est comment tu œuvres à l'intersection de l'art, de la mode et de la société. Aujourd'hui, tu es à une croisée de chemins, ça me paraît le moment idéal pour parler de ce que tu as fait et de ce que tu comptes faire... Est-ce qu'on pourrait commencer par la question du « faire » : quelle est la technique que tu as adoptée ? Comment fais-tu les choses ?

Maroussia Rebecq Je ne suis pas vraiment dans le « faire » mais plutôt dans l'expression. C'est pour m'exprimer que je passe par le « faire », et comme je ne sais pas faire, je fais faire. Ma technique est profane, je sais très bien choisir un vêtement, le couper en deux, le déconstruire, mais je ne sais le recoller rapidement qu'avec du scotch. La couture est l'art de l'assemblage par excellence, et dans l'atelier se crée un cercle vertueux d'échanges de savoir-faire, qui souvent me dépasse, dans un temps long, très différent du mien. Je donne beaucoup de liberté créative. Être une artiste seule et autoritaire, ça n'a pas de sens, il faut que les choses soient fertiles. C'est dans l'émulation de la collaboration que la création se déploie pleinement et me nourrit. Le vêtement est un médium qui parle à tous-tes, que chacun utilise tous les jours. C'est un jeu à entrées multiples : plastique, sociologique, mais aussi politique et écologique...

AD Je m'intéresse aussi beaucoup à la question de la périphérie de l'art. La mode est perçue comme secondaire, en bas de l'échelle des arts, or, comme tu le dis, elle parle à tou-te-s, elle nous occupe au quotidien et en cela elle est essentielle. Le vêtement est ce qui nous rassemble, il est aussi le lieu de la créativité par excellence. Pour moi un vêtement relève du dessin, de la sculpture et de la performance ; de la performance de soi, au-delà du prix des vêtements ou des marques...

MR J'ai toujours évolué entre art et mode avec un engagement social et écologique très prononcé. Je me suis construite au cœur de cette interdiscipline, mais effectivement à la périphérie de chacune. Je faisais des performances, il en restait des traces, photos, récits, mais pas vraiment d'objets tangibles. Ce qui m'intéresse est la puissance de la vision et l'énergie de la création. J'aime l'art vivant, l'art à vivre, comme le vêtement qu'on habite tous les jours.

AD L'art à vivre, beaucoup d'artistes l'ont recherché. Je pense aux mouvements Arts & Crafts en Angleterre – qui ont osé mélanger les genres, renouer avec le fait-main, l'artisanat – ou au Bauhaus, qui valorise aussi le textile ou la céramique, mais sans renier les potentialités de l'industriel. J'adore cette phrase de Filliou : « L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art ». Beaucoup de mes artistes préféré-e-s ont créé des vêtements et des costumes, de Sonia Delaunay à Huguette Caland ou Susan Cianciolo. Les costumes de Chagall m'ont même réconciliée avec sa peinture !

MR Les vêtements sont sans doute le plus important des vecteurs de détermination sociale. Quand on change de vête-

ments, on change de position dans le référentiel de valeur des gens qui nous regardent. Se délester des normes pour développer un style à soi, c'est casser le déterminisme social.

AD Malgré tout l'intérêt que de nombreux artistes lui portent, la mode fait l'objet d'un féroce dédain du milieu de l'art. Or, il est problématique de parler de « mode » en général, car il existe plein de formes différentes : entre la *fast fashion*, le prêt-à-porter, la haute couture, le vintage etc., il y a tout et son contraire dans la mode. Toi, justement, tu arrives à faire cohabiter ces formes, dans la mesure où tu réalises des créations uniques à partir de vêtements *cheap*, produits en grande série, que tu retailles, réinventes. Tu es l'une des toutes premières à le faire et à le défendre.

MR L'upcycling transcende toutes ces classifications car c'est encore un nouveau genre. Il transforme l'existant, peu importe d'où il vient, c'est un travail artisanal de déconstruction et de reconstruction. Une pratique du *care* appliquée à nos déchets textiles. J'ai personnellement une appétence particulière pour les rebuts de l'hyperconsommation, une mission sincère de revalorisation, en quête de sens, à la recherche du potentiel enfoui dans la vacuité ou la banalité d'un sous-pull en acrylique.

AD Est-ce qu'on ne peut pas aussi le rattacher à des pratiques bien plus anciennes dans l'idée de réparer un objet, de le rafioler ? Le « ravaudage » est une pratique socialement et historiquement située, associée aux classes sociales modestes. Les vêtements étaient à l'origine faits à la main, donc pouvaient – et devaient ! – logiquement durer plus longtemps : on y portait plus d'attention et de soin. Personnellement, j'adore les pièces rapiécées, le patchwork, j'aime quand on voit les coutures, les surjets. Ça me fait penser aussi à la méthode de réparation japonaise des poteries cassées, le *kintsugi*, qui souligne les cicatrices à l'or plutôt que de les effacer. Cela étant, tu ne ré pares pas un vêtement troué, juste un vêtement trouvé.

MR L'upcycling est au départ une solution économique : prendre quelque chose d'existant pour le transformer, c'est un principe de récupération bon marché. C'est devenu rapidement une posture philosophique et écologique de décroissance, une proposition concrète de production et de consommation en circuit court, artisanale et radicale. L'opportunité de styliser sa vie en adéquation, non pas avec un diktat de consommation, mais avec ses valeurs et de façon holistique. Ne plus consommer son *lifestyle* mais construire son *lifestyle* ! Il y a une tendance chez les nouvelles générations qui s'habillent de plus en plus en friperies. On dit qu'en 2024 le marché de la seconde main dépassera celui de la *fast fashion*. La génération Z (née aux alentours des années 2000) s'est mise à la couture pendant le premier confinement, elle est aussi engagée dans la lutte sociale et climatique, et a l'habitude des tutos et le DIY. Même si je le pratique depuis plus de vingt ans, l'upcycling semble être, en 2022, un mouvement naissant qui fait parler de lui et dont il resterait tout à construire...

AD Dans les années 1960, les artistes de l'Arte Povera, les Nouveaux Réalistes ou les artistes pop se sont intéressé-e-s à des objets produits en masse, souvent en plastique, commentant la réalité de la surproduction, de la surconsommation et de l'uniformisation du goût. Mais ces mouvements expriment aussi la capacité des artistes à voir la

beauté du quotidien. Je pense aussi aux courants féministes qui se sont réappropriés le textile, trop souvent considéré comme un « ouvrage de dames », notamment le mouvement Pattern & Decoration, ou les grandes dames de la tapisserie jusqu'aux *craftivistes* des années 2000 (voir à ce propos Rozsika Parker, *The Subversive Stitch: Embroidery and the Making of the Feminine*, 1984).

MR Heureusement que la valeur des choses n'est pas uniquement liée à l'argent, elle peut être symbolique, politique, affective... Je pense au vêtement que l'on aime parce que justement on l'a trouvé dans une poubelle, qu'on a su le reconnaître et le sauver d'un triste sort, parce que notre regard a été perçant et notre main heureuse. Celui qui ne valait rien, est devenu trésor. Je suis principalement attirée par la couleur, puis par la matière et enfin le volume et les détails... Souvent, la pièce n'est pas mettable en tant que telle, donc je joue avec, un peu comme dans les *One Minute Sculptures* d'Erwin Wurm, pour lui donner une autre forme, une autre plasticité, la base étant de la mettre à l'envers pour changer de point de vue.

AD Identifier une pièce, la choisir, la détourner, ça fait vraiment penser au geste fondateur du ready-made. Pour sa *Fontaine* (1917), Marcel Duchamp a élu un objet utilitaire (pas aussi banal pour l'époque qu'on a pu le dire, mais quand même, ça reste un urinoir), puis l'a placé sur un socle, en le renversant. Ce renversement, tu le fais aussi : tu choisis des vêtements, les retravailles, comme un ready-made arrangé, modifié.

MR J'élève le ready-made à un stade spirituel. Ce qui est là est là, c'est le pouvoir de l'instant présent, et mon travail est de valoriser cette force de l'existence. Détourner les objets de l'évidence, c'est déjà leur proposer une nouvelle vie. Le regard est un outil révolutionnaire dans notre société de consommation. Dans cette période de mutations profondes qu'est la Grande Accélération, nous devons rééduquer. Mon métier n'est pas de fabriquer des fringues, mais de les upcycler dans un geste total qui m'inclut moi, la fringue, les autres et le monde. Nombreux-ses sont les artistes qui utilisent ce qu'il y a de plus pauvre pour faire œuvre, Duchamp renverse la pissotière, Thomas Hirschhorn scotche des cartons, Robert Smithson entasse des cailloux, Anita Molinero crame des poubelles, Marion Baruch punaise des chutes de tissu, je fouille dans le tas...

AD Mais ce qui t'est propre, c'est que tu restes attachée à l'accessibilité de tes créations. Tu ajoutes une valeur esthétique, mais tu veilles à ce que les prix restent raisonnables, tu tiens à ce principe démocratique. En cela, tu ressembles à Niki de Saint Phalle et ses produits dérivés (parfums, bijoux, babioles, livres, etc.) ou encore aux éditions « MAT » (Multiplication d'Art Transformable) de Daniel Spoerri. La valeur d'usage et la circulation restent fondamentales pour toi. Finalement, tu as résisté à la récupération par l'industrie de la mode ou par le marché de l'art, qui créent de la valeur et de la spéculation par la rareté.

MR L'accessibilité a un impact positif, bien plus puissant que l'entre-soi : ça crée de véritables flux. La spéculation normalise les choses au profit de l'argent, qui est une valeur pauvre en terme de vibration. Pour moi, la vraie puissance c'est la joie, la joie de la liberté et de la transcendance, le pouvoir de faire selon nos choix. En théorie, j'accessibilise le

mouvement, en pratique je ne fais aucune concession esthétique. Je me définis comme artiste entrepreneure. Bâtir une structure économique m'oblige à avoir la tête sur les épaules, et m'offre une autonomie. La question n'est pas celle de la pureté ou de la compromission, mais de l'action. Extinction Rebellion m'inspire par exemple. C'est post-punk : plutôt que de confronter, on embrasse ce qu'on souhaite changer pour construire collectivement dans un contexte qui nous dépasse.

AD Peux-tu parler de ton logo et du nom de ta marque, Andrea Crews, qui est un peu comme un avatar ou un alter ego fictionnel ? Cette figure est masquée (comme Anonymous ou les Pussy Riot avant l'heure) et brandit son poing.

MR Andrea Crews est un personnage fictif et porte un prénom unisexe, un nom de famille fédérateur aux consonances internationales. C'est surtout un *crew*, une entité transverse dont la maxime, FASHION ART ACTIVISM, rassemblait le collectif. Née en 2002 au Palais de Tokyo, Andrea Crews faisait des performances d'upcycling dans les musées, alliant les associations humanitaires locales en achetant leurs tonnes de fripes, attirant autour du tas toute la scène créative de la ville dans une dynamique plurielle et festive. Andrea Crews porte depuis sa genèse les valeurs que nous ne formalisons qu'aujourd'hui : inclusivité, fluidité, éco-conscience, bodypositivisme... Puis, de vêtements sauvages en pièces exclusives, Andrea Crews est devenue une marque de mode internationale pilotée par la persévérance de mon associée, Anji Dinh-Van. C'était une période faste, mais épuisante. Quand Andrea Crews a eu 18 ans, on a tout fait exploser pour se remettre à nues.

AD Et d'ailleurs il y a plein de photos de performances où vous êtes seins nus... La nudité comme résistance, à l'instar des Femen ! Le corps nu est d'ailleurs un point sur lequel j'aimerais qu'on discute : la nudité peut paraître contradictoire avec le principe même du vêtement ! Et puis cela a pu être compliqué à conjuguer avec certaines positions féministes ? On te l'a reproché ? Ce que je trouve frappant, c'est que même nus, tes corps sont situés dans le moment présent : ce sont des corps contemporains, pas intemporels. Il y a eu un passage important à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand les peintres impressionnistes ont représenté des femmes nues, parce que déshabillées, tirées de la vraie vie, et non plus comme des corps nus de nymphes ou de déesses néo-classiques. Cela étant, ton approche de la nudité est fondamentalement différente : *in fine*, tu portes un *woman gaze* sur la nudité, tu affirmes notre droit de disposer de nos corps et de la manière dont on les représente. Et puis dans ta pratique, la co-existence de corps nus et habillés rappelle aussi que tes vêtements ne sont pas là pour cacher, mais au contraire pour exprimer une sorte de personnalité intérieure.

MR C'est du bodypositivisme en force, une posture face au monde, toute nue, les bras levés, je l'embrasse.

AD Oui ! Peut-on parler de la manière dont tu fais cohabiter différents corps, avec une attention à leurs proportions, leurs masses et leurs couleurs ? Il y a un monde entre les corps de la beauté « normative » de l'industrie de la mode, de ses pubs et de ses magazines, et les rondeurs et les couleurs des corps dits « normaux » même si c'est en train de changer ; très tôt tu t'es intéressée à d'autres corps que tu repères lors de castings sauvages... À ce propos, on peut aussi noter que dans l'art, les corps sont bien moins normés que dans la mode – je pense

à Renoir ou Courbet, ou plus près de nous, encore à Niki de Saint Phalle – qui avait d’ailleurs débuté comme modèle professionnelle et qui ensuite a sculpté ses hordes de Nanas plan-tureuses – ou encore aux corps difformes de Lucian Freund.

MR Le corps est le réflecteur de notre vie intérieure et de notre société, et le vêtement un de ses meilleurs amis dans l’exercice de la sublimation. Au-delà de mon amour pour les beautés atypiques et charismatiques, mes castings sauvages sont des dispositifs redoutables, car ce n’est pas seulement le vêtement que je montre, mais le phénomène du vêtement associé au modèle. L’expérience de la transe que produisent mes performances de relooking crée un véritable *empowerment*. J’ai photographié des paysans dans les champs, en *crop top* et robe à fleurs : j’étais très impressionnée par leurs personnalités poilues et alcoolisées, ils ont tellement transcendé l’exercice qu’on a ouvert une faille spatio-temporelle, excités par la dinguerie des uns et des autres. La joie de sortir de soi, d’accéder à un monde parallèle où les règles sont différentes, est un exutoire. Quand on a regardé les photos pendant l’après-midi, au bar, une relation de confiance et d’amitié s’est répandue dans tout le village.

AD C’est tout à fait ça : tu saisis l’intelligence des situations et des collaborations, et tu respectes aussi complètement l’intelligence de la main et du corps. Une œuvre, comme un vêtement, c’est toujours la combinaison d’une idée et d’un savoir-faire. Mais chez toi, pour autant, il n’y a pas de recette magique, de solution toute faite, prête à l’emploi qui serait applicable partout, et donc récupérable. Les workshops que tu organises sont aussi des rencontres imprévisibles à l’avance, qui relèvent de l’alchimie.

MR On ne peut pas mettre en pratique le changement seul : à un moment il faut se mettre en action collectivement. Le principe des workshops c’est la transmission. Je mets souvent en place le même dispositif simple, composé de vêtements deuxième main et de machines à coudre, dans lequel je délivre mes techniques de transformation en *open source*, pour que chacun s’en empare. Peu importe le résultat, c’est le process qui compte. De là me vient mon expertise en événements de grande envergure, et la gestion de talents. Patricia Falguières dans ses cours d’esthétique à l’école d’art de Bordeaux, nous expliquait que depuis l’avènement de l’ère informatique le rapport du maître à l’élève s’est inversé : ce sont désormais les plus jeunes qui guident les plus anciens. J’enseigne et j’apprends en même temps.

AD Pour ta participation à la Nuit Blanche en 2005, tu avais installé un podium géant sur le terre-plein entre Belleville et Couronnes. Toutes les barrières étaient floutées : entre la production, le défilé, tout était performance. C’était un projet complètement participatif, à la fois condensé et étalé dans le temps, sans scène ou catwalk devant les spectateurs. Dans la langue anglaise, *demonstration* est une manifestation au sens politique. Démonstration : c’est aussi le travail montré en train d’être fait, et en collaboration avec d’autres. Il n’y a pas de petites mains qui travaillent dans l’ombre.

MR Je me sers de l’upcycling, comme une pratique du *care* : prendre soin des vêtements deuxième main, prendre soin de soi, prendre soin du groupe. Lumière sur ceux qui bossent. Cette nuit-là, on habillait les gens en monstres, le public était en transe, tout le monde voulait participer, monter sur la plateforme, se faire habiller et maquiller, marcher sous

les lumières, au son de la musique électrique, c’était le quart d’heure de gloire warholien au paroxysme, sans barrière ni filtre. Nous avons fait 12 défilés pendant 12 heures. Le public / performeurs donnaient une émotion incroyable qui me dépassait complètement. Les spectateurs / acteurs ne marchaient plus, ils dansaient, et arrivés au bout du catwalk, ils descendaient hilares et continuaient leur route ainsi vêtus...

AD Oui, il y a une forme de générosité très forte qui transpire de tes projets : les personnes qui repartent avec leur vêtement qu’il-elle-s ont porté. C’est une manière de leur donner aussi quelque chose, car il-elle-s ont aussi donné de leur personne, de leur temps, de leur énergie. Cette attention aux autres et au don, ça me rappelle aussi les œuvres de Félix González-Torres, ses monceaux de bonbons à disposition des visiteurs, même si le sens de l’œuvre est beaucoup plus dramatique dans son cas...

MR Il a toujours été évident que je ne voulais pas *faire* juste pour moi. Être ensemble augmente ma puissance et ma capacité, j’aime l’aller-retour entre ce que je donne et ce que l’autre me donne et l’énergie que l’on crée ainsi.

AD Est-ce qu’on peut parler aussi des lieux où tu es intervenue ? En plus des interventions en pleine rue, il y a eu d’autres lieux, qui appartiennent aussi à l’espace public : des centres d’art comme le Palais de Tokyo, ou des musées, comme le musée d’art moderne de Paris (MAM)... Il y a toujours ce va-et-vient, entre l’extérieur et l’intérieur, le centre et la périphérie : entre ce que tu peux chiner dans la rue ou dans les friperies, le street wear qui t’inspire, la rue, qu’il t’est arrivé d’investir donc, et aussi le centre d’art ou le musée où tu intervieni parfois, ou encore ton expérience de la boutique. Ainsi, le musée, l’institution, n’est qu’un lieu parmi d’autres : tu ne cherches pas la consécration par le musée, tu résistes à l’artification ! Et surtout tu ne te transformes pas pour être validée par le musée, contrairement à d’autres stylistes (comme Martin Margiela pour ne pas le citer) !

MR Le cadre du défilé de mode est très codifié, réservé aux professionnels et aux VIP. Faire un défilé populaire dans la rue renverse les codes établis, établit des ponts entre des mondes cloisonnés et crée de nouveaux imaginaires. À l’instar de la parade ou de la manifestation, c’est une prise de pouvoir populaire. Mais je suis aussi très flattée d’être invitée dans les musées, c’est valorisant, et cela donne encore un autre cadre, d’autres moyens, et d’autres intentions à mes propositions. J’ai commencé en faisant défiler des gens recrutés dans la rue et habillés en fripes du Secours populaire au CAPC de Bordeaux en 1998 ; ensuite, au musée du Jeu de Paume en 2009 où toutes les filles étaient à moitié nues brandissant des drapeaux activistes. Puis en 2010, dans le cadre du Festival Hors-Pistes du Centre Pompidou, on a mis en scène une avalanche qui détruisait tout sur son passage, les modèles apparaissaient et disparaissaient sous des couvertures de survie, au son dystopique d’un beat boxer et d’une chorale évangéliste. Au MAM, en 2014, on a squatté la salle Matisse pour une collection inspirée du tourisme culturel...

AD Ce qui m’a intéressée pour ce défilé au MAM, c’est que tu as travaillé autour de reproductions de tableaux de Van Gogh sur des foulards bon marché, ceux qu’on trouve dans les boutiques pour touristes rue de Rivoli ou dans les boutiques de musées avec leurs produits dérivés des grands blockbusters. La copie reste l’un des grands tabous de l’art : j’ai organisé

*Seconde main* dans les collections du MAM en 2010, autour d’œuvres sosies à la place de certains chefs-d’œuvre, et ça avait scandalisé quelques journalistes à l’époque.

MR Sur le même principe, tu te rappelles de l’exposition *Up-cycled Art* que j’avais organisée au Cœur (*project space* dont j’ai assuré la direction artistique de 2014 à 2018) ? Comme toi pour *Seconde main*, j’ai invité un faussaire, non pas Elmyr de Hory mais Jean-Yves Bertin, mon beau-père, à refaire une série de piscines à la Hockney, à côté d’un Franz West en pâte à modeler, d’un meta Richard Prince dégoulinant sur une moquette nymphéas, dans un espace recouvert de petits pois... C’était un hommage à toutes ces pratiques et à tous-tes ces artistes géniaux qui ont inspiré ma vie.

AD La musique joue aussi un rôle important, en dehors de la simple bande son du défilé traditionnel. La dimension festive est cruciale : finalement tu proposes vraiment un art total, synesthésique !

MR La musique est un élément fondamental de la performance. J’ai eu la chance de pouvoir collaborer avec Koudlam, Maluca, Baguena Bella, LaLa Ace, Tshague, mais aussi avec Muriel Moreno, Jean Nipon, Flavien Berger... Il y a aussi des textes manifestes mis en musique, comme le remix de DJ Chloé (Chloé Thevenin) du premier discours iconique de Gre-ta Thunberg pour notre dernier défilé au Palais de Tokyo en 2019. Et j’ai eu la chance que Chassol mette en musique ma voix lisant le manifeste de Gaël Charbeau pour *99 vêtements populaires*, une performance pour ma deuxième participation à la Nuit Blanche en 2018, organisée dans les grands salons dorés de la mairie de Paris...

AD Ce qui frappe dans ton livre *I AM ANDREA CREWS* publié en 2012 (éditions B42) c’est que la plupart des corps photographiés sont en mouvement ; bien sûr, il y a une forme de pose, on sent qu’il s’agit de séance photo, mais les corps ne sont jamais immobiles ; le côté vivant et rieur transparait toujours.

MR Mon art est indissociable de la fête, elle est comme l’énergie que je mets dans mes créations, le goût pour l’iconoclaste, la curiosité pour l’avant-garde et le mélange des genres. Le livre est le portrait vivant d’une scène artistique au tournant des années 2000, enfants de la street culture et pionniers des réseaux sociaux. On ouvrait des squats, des espaces de transformation où les normes n’avaient plus court et où les excentricités faisaient office de terrain d’exploration. Chacun-e était invité-e à entrer dans la danse avec son exubérance ou sa timidité, ses handicaps et ses complexes. Ensemble on faisait corps, on illuminait la nuit dans nos robes à paillettes...

AD Tu as aussi eu une boutique dans le Marais pendant plusieurs années, pourrais-tu parler de cette expérience ? Et aussi du display ? Je me demandais comment tu gérais justement la présentation des vêtements sans le corps, sans le mouvement, en attente d’un corps ? Je me suis beaucoup posé cette question, au moment de l’exposition *Medusa* : comment présenter les bijoux, qui sont des sortes de sculptures portatives, conçus pour être portés, sans les corps et de surcroît dans un musée qui annule en général le corps, et tout principe de tactilité ; au moins dans une boutique on peut toucher... J’avais cherché des mannequins, je me souviens que c’était un vrai casse-tête parce qu’en fait il n’y a vraiment pas de choix dans les tailles, les formes, seulement sur la présence ou non de visage, un peu sur la couleur de la carnation, et les positions des

membres, mais c’est vraiment dur de trouver des propositions intéressantes, à moins de les emprunter à des artistes (comme Atelier EB). Comment as-tu géré l’absence du corps ?

MR Deborah Bowmann a scénographié la dernière boutique Andrea Crews dans le Marais, avec ses géniales sculptures / présentoirs. Nos boutiques faisant office de micro galeries, les artistes ont toujours investi les lieux : Victoria Wilmotte a fait une cabine en miroir souple, François Dumas le portant en corde d’escalade, David de Tschanner a imprimé la moquette avec son barbecue électrique, etc. Un peu à l’instar de la boutique Prada à Marfa, nous allons bientôt ouvrir une boutique Andrea Crews à Piacé le Radieux (Sarthe), centre d’art et lieu de réflexion sur le territoire et le patrimoine local. Cela va être aussi le lieu de conservation de certaines de nos pièces iconiques. C’est à Piacé que j’ai photographié les paysans et réalisé la performance *Burning Vogue*. C’est drôle d’y installer maintenant nos archives, dans une ancienne boucherie le long de la route départementale... Pour ce faire, je collabore avec mes complices créatifs de toujours, Nicolas Hérisson et Natsuko Uchino. Nous aurons désormais une partie de nos collections conservée là, et le reste dans les armoires des gens.

AD Pour mieux repartir vers de nouvelles aventures ? Est-ce que tu veux parler de ton nouveau projet ?

MR Le projet s’appelle US, comme Upcycle Solution, mais aussi comme le fait d’être ensemble face au futur. Je m’associe avec un géant de l’e-commerce, Veepee, dont le fondateur Jacques-Antoine Granjon est aussi un visionnaire iconoclaste. Ensemble, nous allons faire un laboratoire d’upcycling. Le gisement matière est le stock de leurs marques partenaires, la matrice mon système créatif optimisé, et c’est dans l’alliance de nos compétences que nous souhaitons proposer une solution innovante et pérenne. Nous allons faire des vêtements, des pièces uniques, des multiples, mais aussi créer du mobilier, faire des sculptures et des installations à base de textile pour travailler la dimension plus plastique d’un art fonctionnel à la croisée du design et de l’œuvre d’art. L’idée pour commencer est de faire des compressions de vêtements et de détourner du mobilier avec Clémence Seilles et Pierre Vaillant.

AD Ça me fait penser à John Armleder et ses *Furniture Sculptures* ! C’est vraiment un pied de nez à l’art et à son snobisme qui méprise les arts décoratifs, qui nie pourtant une réalité : la fatalité décorative de l’art. Mais dans ton cas, tes objets décoratifs procèdent toujours du même principe de recyclage, tu envisages dorénavant simplement tes propres créations comme matière première, pour les re-matérialiser autrement, sous forme de sculptures et de mobilier. Tu parles en même temps de « dématérialisation » : peux-tu t’expliquer ? Est-ce parce que tu vas tout proposer sur et via internet ?

MR L’idée de dématérialiser c’est d’être plus léger, d’arrêter l’activité mais pas la pensée, de valoriser ce qui a été fait. On a créé une histoire magnifique, les archives sont folles, sur le site tu peux voir toutes les vidéos produites depuis 2002 : 18 ans de création de mode d’avant-garde ! En 2020, j’ai arrêté toute production physique pour upcycler mon histoire dans une production virtuelle. Andrea Crews incarne enfin son avatar, et moi je peux m’offrir une nouvelle vie !

Anne Dressen est commissaire d’exposition à l’ARC, le département contemporain du musée d’art moderne de Paris.



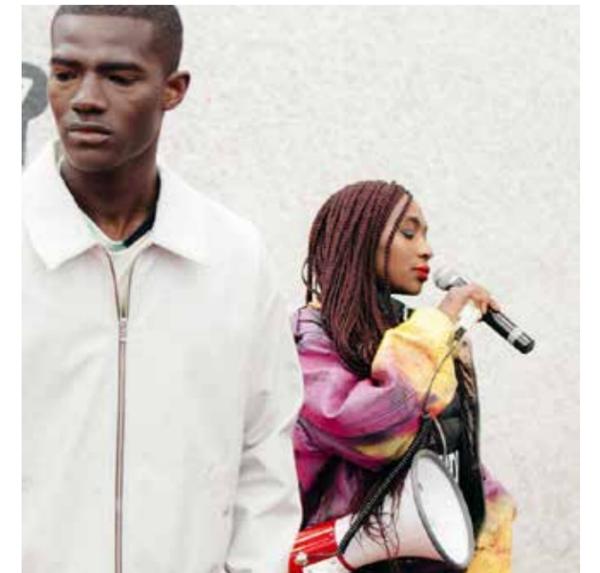
Dans le sens des aiguilles d'une montre / clockwise from top left  
 Exposition / exhibition, *Spa*,  
 Le Cœur, Paris, 2015  
 Performance *99 vêtements populaires*,  
 Nuit Blanche 2018, Paris,  
 modèle / model Lisa Bouteldja  
 Photoshoot *La Générale*, Paris,  
 2007 avec / with Leslie Salazar,  
 Yvan Rodic, Athena & Adriana Barat,  
 Céline Chabat  
 Photoshoot Berlin 2003, modèle/  
 model Janneke Raaphorst  
 Exposition / exhibition, *Upcycled Art*,  
 Le Cœur, Paris, 2015



Déconstruire poétiquement la société de consommation en s'insérant dans les interstices où la vie peut surgir.

Dans le sens des aiguilles d'une montre / clockwise from top left  
 Wall drawing & performance *El sueño de la razón*, à l'invitation de / at the invitation of Adriana Lara & Fernando Mesta (Perros Negros), Mexico DF, 2004  
 Performance, *Mercado de la Ribera*, Bilbao, à l'invitation de / at the invitation of Franck Larcade (consonni) & Emmanuel Tibloux (Institut français, Bilbao), 2004  
 Défilé / fashion show *Andrea Crews*, Palais Galliera, Paris, 2002  
*La Leçon des images* de Maroussia Rebecq, performance filmée avec / filmed performance with Jean-Max Collard, 22'14, Festival Hors-Pistes sur une invitation de / at the invitation of Géraldine Gomez, Centre Pompidou, 2021  
 Photographie officielle pour l'ouverture du premier *Andrea Crews squat shop* (boutique-studio squatté) / official photograph for the opening of the first *Andrea Crews squat shop*, rue Frochot, Pigalle, Paris, 2009





Dans le sens des aiguilles d'une montre /  
clockwise from top left  
Maroussia Rebecq dans les entrepôts du  
Relais / in Le Relais warehouses,  
Chanteloup-les-Vignes, 2021  
Fête des 15 ans de Andrea Crews, modèle  
Gypsy Ferrari / Andrea Crews' 15th birthday  
party, model Gypsy Ferrari, Mikado Club,  
2017  
Défilé / fashion show, collection WORK  
SS 17, Maison des métallos, Paris  
Premier défilé dans le Calendrier officiel /  
first show in the Official Calendar, Paris  
Fashion Week Mode Masculine, collection  
SS 15, salle Matisse / The Matisse room,  
musée d'art moderne de Paris, live music  
par / by Maluca  
Photoshoot dans l'exposition / at the  
exhibition *Panoramic View of a Daily Worker*  
de / by Sylvain Rousseau, Galerie LHK,  
Paris, 2008  
Poster Lapin-Canard, 2020, short point  
par / shorts painted by Anna Castillo



Page ci-contre, dans le sens des aiguilles d'une montre /  
right-hand page clockwise  
*Business is my art*, 2017, installation-performance, Le Cœur  
Collection FW 17, street artist SAEIO, live artist Tshegue  
Défilé-performance / performance-fashion show, Collection  
Immortal SS 16, squash room, Paris  
Collection SS 22

## A Conversation With Maroussia Rebecq

Anne Dressen  
March 2022

Anne Dressen I've known you since 2002 and I think what's always interested me about your practice is the way you operate at the intersection of art, fashion and society. Today, you're at a crossroads and this seems to be the perfect moment to discuss what you've done and what you intend to do... Could we start with the question of "doing;" what techniques have you adopted? How do you actually do things?

Maroussia Rebecq I'm not really involved in the "doing," I'm more focused on expression. I go through the "doing" in order to express myself, and as I don't know how to do things myself, I have them done for me. I have very little technical expertise. I know how to choose a particular garment, I can cut it in two or deconstruct it, but I'd only be able to put it back together using scotch tape. Couture is the art of assembly par excellence, and in the workshop a virtuous circle of exchange of know-how quickly takes shape, though it's often beyond me and involves a lengthy process on a different timescale from my own. I'm happy to give people a lot of creative freedom. Being an artist out on your own, with an authoritarian mindset, makes no sense. There has to be fertile interaction. It's in the emulation of collaboration that creativity fully unfolds and that's what feeds me. Clothing is a medium that speaks to everyone, that everyone uses every day. It's a game with multiple approaches: artistic and sociological as well as political and ecological...

AD I'm also really interested in the notion of the periphery of art. Fashion seems to be perceived as a secondary discipline, at the bottom of the art ladder, yet as you say yourself, it speaks to everyone, occupying us on a daily basis and in that sense, is absolutely vital. Clothing is something that brings us together, it is also an arena for creativity par excellence. It involves drawing, sculpture and performance; inventing and performing one's own role, above and beyond the price of clothes or brands...

MR I've always operated at the intersection between art and fashion, but with a strong sense of social and ecological commitment. I've established myself at this interdisciplinary intersection, effectively on the periphery of both. I used to do performances, which left a few traces in the form of photos and stories behind them, but no real, tangible objects. What interests me is the power of the vision, and the energy of creation. I love living art, art that can be lived in, like the clothes we wear every day.

AD So many artists have sought after art that can be lived in. The Arts & Crafts movement in England comes to mind, where they dared to mix genres, to go back to the hand-made, to handcrafted objects. There's also the Bauhaus, which also valued textiles and ceramics, without excluding the potential of the industrial aspect. I love this statement by Filliou: "Art is what makes life more interesting than art." Many of my favorite artists also created clothing and outfits: Sonia Delaunay and Huguette Caland or Susan Cianciolo. It was even Chagall's costumes that reconciled me with his painting.

MR Clothing is undoubtedly the most important vector of so-

cial identification. When you change your clothes, you change your position on the referential scale of those looking at you. Freeing oneself from the norms and developing your own style is a means of breaking away from social determinism.

AD Despite the interest shown by many artists, fashion is the object of fierce disdain in the world of art. It's nevertheless complicated to talk about "fashion" in general as it takes on so many forms: fast fashion, ready-to-wear, haute couture, vintage etc. Everything and anything is possible in the world of fashion. You manage to make all these forms cohabit, in that you make unique creations from cheap, mass-produced clothes that you rework and reinvent. You were one of the first to do this and to advocate this approach.

MR Upcycling transcends all these classifications because it is still a new genre. It transforms what already exists, no matter where it comes from; it's a craft that involves deconstruction and reconstruction. It is a caring approach applied to our textile waste. Personally, I have a particular affinity for the waste from hyper-consumption; I sincerely believe in this mission of revalorization, the search for meaning, for potential buried in the emptiness and banality of an acrylic polo-neck.

AD Don't you think we can also link upcycling to older practices, in that it's a way of repairing an object or patching it up? "Darning" is a socially and historically situated practice, often associated with the more modest social classes. Clothes were originally hand-made and thus logically could—and had to—last for a longer time. They were given much more attention and care. Personally, I love patched-up pieces and patchwork in general. I love it when you can see the seams and the stitching. It also reminds me of the Japanese art of repairing broken pottery, *kintsugi*, which highlights the cracks in gold rather than covering them over. That being said, your practice doesn't involve just repairing holes in garments, but revalorizing whole garments that you've found.

MR Upcycling was initially an economical solution: taking something that already exists and transforming it, is a cheap way of salvaging it. This rapidly became a philosophical and ecological stance of degrowth, a practical means of creation and consumption involving a radical and handicraft-based, short production circuit. It was an opportunity to style one's life outside the diktats of consumerism, in a holistic way, sticking to one's own values. No longer simply consuming one's lifestyle but actively building it! There is a trend among recent generations to dress more and more using thrift-store clothing. It is thought that by 2024 the second-hand market will overtake the fast fashion market. Generation Z (those born around the year 2000) embraced sewing during the first Covid lockdown as well as involving themselves in social and climate change issues, watching YouTube tutorials and enjoying DIY. Even though I've been involved in it for more than twenty years, in 2022 upcycling is still in its infancy as a movement and there is a lot to be discussed and built upon.

AD In the 1960s, artists from the Arte Povera movement, the New Realists and Pop artists were all interested in mass-produced objects, often made of plastic. They commented on the realities of overproduction, overconsumption and the standardization of tastes. Yet these movements also bore witness to the ability of artists to see beauty in everyday objects. This also brings to mind feminist groups that re-appropriated crafts involving textiles, all too often considered as "work for

ladies," notably the Pattern & Decoration movement or the *grandes dames* of tapestry, up to the craftivists of the 2000s (see Rozika Parker, *The Subversive Stitch: Embroidery and the Making of the Feminine*, 1984).

MR Fortunately, the value of something is not just linked to its monetary worth, it can also be symbolic, political or emotional... I'm thinking of the garment we love that we might have found in the garbage, and how we were able to see its value and save it from a sorry fate, simply because we had sharp eyes or were just plain lucky. Something that was worthless, becomes a treasure. The first thing that attracts me is the color, then the material it's made of, then maybe its bulk and any particular details. Often the piece can't be worn as it is, so I play with it, a bit like in Erwin Wurm's *One Minute Sculptures*, trying to give it a different form, another visual shape, the starting point being to turn it upside down or inside out and see it from a different point of view.

AD Identifying a piece, picking it out and misappropriating it, really makes me think of the original act that led to the ready-made. For his *Fountain* (1917), Marcel Duchamp chose a utilitarian object (A urinal, even if it was at the time not as commonplace as one might think) then turned it upside-down and placed it on a pedestal. This kind of flipping something over is what you do too: you choose clothes and rework them, like re-arranged and modified ready-mades.

MR I elevate the ready-made to a spiritual level. What is there, is there... this is the potency of the present instant, and my task is to highlight this capacity to exist. Diverting objects from their mundane use is like offering them a new life. The eye can be an instrument for revolution in our consumer society. In this period of radical mutation that we know as the Great Acceleration, we need to re-educate people. My job is not to make clothes, but to upcycle them in an all-encompassing act that includes me, the clothes, the other people I work with and the world itself. Many artists use the humblest things to produce their work: Duchamp overturned his urinal, Thomas Hirschhorn uses cardboard and Scotch tape, Robert Smithson makes piles of pebbles, Anita Molinero burns trash-cans, Marion Baruch pins up scraps of fabric and me, I rummage through piles of old clothes...

AD What is unique in your case is that you remain committed to the accessibility of your creations. You add aesthetic value but you make sure your prices remain reasonable. You've always stuck to this democratic principal. In this way, you remind me of Niki de Saint Phalle and her derivative products (perfumes, jewelry, trinkets, books, etc.) or Daniel Spoerri's Editions MAT (Multiplication of Transformable Works of Art). Usability and accessibility remain fundamental values for you. You have also resisted the advances of the fashion industry and the art market, which create value and encourage speculation through rarity.

MR Accessibility has a positive impact that is so much more powerful than keeping something within a closed group: it creates a real state of flux. Speculation tends to normalize things in favor of money, which has little value in terms of the vibe it gives off. For me, true energy is found in joy, the joy of freedom and selflessness, the power to do as we choose. The idea is to make the movement more accessible, but in practice, I make no artistic concessions. I define myself as an entrepreneurial artist. Building a business structure means I

have to have a good head on my shoulders; it also offers me autonomy. The issue is not one of purity or compromise, but a question of action. Extinction Rebellion inspires me for example. It's post-punk in nature: rather than being simply confrontational, the idea is to embrace what we want to change, in order to build collectively, in a context that is beyond us individually.

AD Could you tell us about your logo and your brand name, Andrea Crews, which seems a bit like an avatar or a fictional alter-ego? The figure depicted is masked (like Anonymous or Pussy Riot, but before they existed) and brandishes her fist in the air.

MR Andrea Crews is a fictional character with a unisex first name and a unifying surname that has international resonance. It's above all a *crew*, a cross-disciplinary entity, whose motto FASHION ART ACTIVISM, brought the collective together. Andrea Crews was born in 2002 at the Palais de Tokyo in Paris and has produced upcycling performances in various museums, allying itself with local humanitarian associations by buying tons of second hand clothes from them and pulling in the whole local creative scene in a diverse and festive dynamic. Since its inception, Andrea Crews has represented values that are finally being formalized today: inclusivity, fluidity, eco-consciousness and body-positivism... Then, driven by the perseverance of my partner Anji Dinh-Van, Andrea Crews has developed from producing wild, one-off pieces, into an international fashion brand. It was an incredible period, but completely exhausting. When Andrea Crews celebrated her eighteenth birthday, we pulled out all the stops and bared ourselves to the world again.

AD Incidentally, there are loads of photos of performances where you bare your breasts... Nudity as a form of resistance, like the Femen! The naked body is another point I'd like to discuss: nudity seems perhaps contradictory to the very idea of clothing! It's also perhaps complicated to reconcile nudity with certain feminist positions? Have you ever been criticized for this? What I find the most striking is that even naked, your bodies are firmly situated in the present: they are contemporary bodies, by no means timeless. There was an important shift at the end of the 19th century, when impressionist painters began to depict women naked, just as they were, in real life situations, rather than the naked bodies of nymphs or neo-classical goddesses. Yet your approach to nudity is fundamentally different: *in fine*, yours is nudity seen through a woman's gaze. You assert our right to do as we wish with our own bodies and to choose how they are represented. So, in your work, the combination of naked and clothed bodies reminds us that your clothes are not made to conceal, but on the contrary to express a kind of inner personality.

MR This is body-positivism at its most powerful, a stance confronting the world, naked, arms raised... I just love it!

AD Indeed! Can we talk about the way you bring together different body types, bearing in mind their proportions, corpulence and colors? There is still a world of difference between the "standardized" beauty shown by the fashion industry in their ads and magazines and the curves and skin-colors of so called "normal" bodies, even if this state of affairs is slowly changing. From very early in your practice, you seem to have been interested in different body-shapes that you spotted in informal casting sessions... In this respect, it's interesting to

note that bodies are much less standardized in the world of art than in fashion. I'm thinking of Renoir or Courbet, or closer to our times, again of Niki de Saint Phalle (who started out as a professional model, before sculpting her hordes of Nana) or even of Lucien Freund's deformed bodies.

MR The body mirrors our inner life as well as the society we live in and clothing is one of its greatest allies in the act of sublimation. Beyond my love of atypical and charismatic forms of beauty, my random casting sessions take on huge importance, in that it's not just the clothes I want to show, but the phenomenon of the clothing associated with the model. The trance-like experience of my re-styling performances results in a real form of empowerment. I've photographed people from the countryside, working in the fields, wearing crop-tops and floral dresses: I was almost awestruck by their hairy, drunken personalities and they transcended the exercise to such an extent that, in our mutual excitement at each other's craziness, we almost seemed to have opened up a rift in time and space... The joy in getting away from our normal selves, of entering a parallel universe where the rules are quite different, is an incredible release. While looking at the photos taken that day, at the bar, during the aperitif, it was clear that a sense of trust and friendship had spread throughout the village.

AD That's exactly what I mean: you grasp the essence of different situations and collaborations, and you fully respect the intelligence of both hand and body. An oeuvre, like a garment, is the result of combining an idea and a particular skill. But in your case, there is no magic recipe, no ready-made solution that can be applied anywhere and everywhere, and thus easily copied. The workshops you organize, are unpredictable encounters, which are finally a product of a certain alchemy.

MR You can't instigate change all on your own; at some point, you have to take action collectively. The idea behind the workshops is one of transmission. I often set up the same simple arrangement with second-hand clothes and sewing machines, through which can get over my transformation techniques in an open source way, so that everyone can use them. The result is not important, it's the process that counts. This is where my expertise in organizing large-scale events and managing talent comes from. In her aesthetics classes, at art school in Bordeaux, Patricia Falguières explained to us that since the advent of the computer age, the relationship between master and pupil has been upended: it's now the youngsters who guide their elders. I teach and learn at the same time.

AD For the Nuit Blanche in 2005 (annual nocturnal event in Paris), you set up a giant podium on the median strip of the boulevard between Belleville and Couronnes. There were no barriers and the whole production and fashion show were a performance. Participation was key to the project and the event was both condensed and spread out over time, with no real catwalk or stage in front of the spectators. In English, the word demonstration has a political connotation as well as its basic meaning, which is to show how something is done, often in collaboration with others. There's no question of hidden hands working in the shadows.

MR I treat upcycling as a caring practice: taking care of second-hand clothes, taking care of oneself, taking care of the group... The spotlight is on those who do the work. That night, we dressed people up as monsters, the public was in a state of trance, everyone wanted to join in, get up on the

podium, get dressed and made up and walk under the lights to the sound of electronic music. It was the epitome of Warhol's fifteen minutes of fame, with no barriers or filters. We did 12 fashion shows in 12 hours. The audience / performers imparted so much emotion, I felt completely overwhelmed. They were no longer walking, they were dancing, and when they reached the end of the catwalk, they were helpless with laughter and simply continued on their way, still dressed for the show...

AD A strong sense of generosity pervades your projects: the participants can leave with the clothes they wore. It's a means of giving them something, because they have given of themselves, of their time and their energy. This attention to others and to giving reminds me of Félix González-Torres' works, where heaps of sweets are made available to the visitors, although in his case, the meaning behind the work is much more dramatic...

MR It's always been clear that I didn't want to do things just for myself. Being together with others makes me stronger and allows me to do more. I love the back-and-forth movement between what I give and what others give me and the energy that it releases.

AD Can we chat about some of the places where you've intervened? As well as the street interventions, there have been other venues also belonging to the public space: art centers like the Palais de Tokyo, or museums such as the Musée d'Art Moderne de Paris (MAM)... There always seems to be this back-and-forth, between outside and inside, the center and the periphery; between what you can hunt out in second-hand stores and the street, the streetwear that inspires you, the street itself, which you have on occasion invaded, yet also the art centers and museums where you sometimes intervene, not to mention your boutique... So, museums and institutions are only one venue amongst others: you don't actively seek approval from museums, in fact, you resist "artification!" And more importantly, you don't change anything in order to gain the approval of museums, unlike other designers (such as Martin Margiela, who I don't really want to mention)!

MR The fashion show environment is highly codified, reserved for professionals and VIPs. Putting on a fashion show for ordinary people in the street subverts these established codes, builds bridges between traditionally compartmentalized worlds and creates new imaginary universes. In the same way as street parades or demonstrations, it's an example of popular empowerment. But I'm also quite flattered to be invited into museums. It's rewarding and provides a different framework, different channels and fresh objectives for my interventions. I started out in 1998, at the CAPC (Bordeaux), with people recruited from the street and dressed in clothes from the Secours Populaire charity. Later, in 2009, at the Jeu de Paume, I had half-naked girls waving activist banners. Then in 2010, as part of the Hors-Pistes Festival at the Pompidou Centre, we staged an avalanche that destroyed everything in its path, with models appearing and disappearing under survival blankets to a dystopian soundtrack involving a beat-boxer and an evangelist choir. In 2014, at the MAM, we squatted the Matisse room with a collection inspired by cultural tourism...

AD What interested me about the show at the MAM, was the way you worked with reproductions of Van Gogh paintings, printed on cheap scarves of the kind you find in tourist sou-

venir shops or museum boutiques, where they sell derivative products of the "blockbuster" artists. Copying remains one of the great taboos in the world of art: In 2010, I organized *Seconde Main* at the MAM around look-alike works in place of certain masterpieces, which totally scandalized certain journalists at the time.

MR Along similar lines, do you remember the *Upcycled Art* exhibition I organized at Le Coeur (the project space I directed between 2014 and 2018)? Like you with *Seconde Main*, I invited a forger, not Elmyr de Hory but Jean-Yves Bertin, my father-in-law, to recreate a series of Hockney-style swimming pool scenes next to a Franz West sculpture made of plasticine and a meta Richard Prince painting, dripping paint onto a carpet with a nymphaea pattern... all in a space decorated with colored dots. It was a tribute to all the practices and great artists who have inspired my life.

AD Music also plays a crucial role, beyond the usual soundtrack for the traditional catwalk parade. A party atmosphere is essential: when it comes down to it, what you propose is total, synesthetic art.

MR Music is a fundamental element in the performances. I've been lucky enough to work with Koudlam, Maluca, Baguena Bella, LaLa Ace and Tshegue as well as with Muriel Moreno, Jean Nipon, Flavien Berger... There have also been manifesto texts set to music, like DJ Chloé's (Chloé Thevenin) remix of Greta Thunberg's iconic first speech, used for our last show at the Palais de Tokyo in 2019. I was also very fortunate to have my voice reading Gaël Charbeau's manifesto, set to music by Chassol for *99 Vêtements Populaires*, a performance for the Nuit Blanche in 2018, which took place in the gold encrusted salons of the Paris City Hall...

AD What struck me in your book *I AM ANDREA CREWS* (2012, éditions B42) is that almost all the bodies are photographed in movement. Of course, there's a kind of pose, you know that it's a photo-shoot, but the bodies are never still and the vibrant, fun side of things always stands out.

MR My art and partying are inseparable: it's like the energy I put into my creations, my taste for the iconoclastic, my curiosity towards the avant-garde and the mixing of genres. The book is a living portrait of an art scene at the turn of the century, children of street culture and the pioneers of social networks. We opened squats, transformative spaces where the usual norms were no longer accepted and where eccentricity was a territory for exploration. Everyone was invited to join in the dance, with their exuberance or their shyness, their handicaps and their complexes. Together we were one, and we lit up the night in our sequined dresses...

AD You also had a boutique in the Marais area in Paris for a number of years, what can you tell us about that experience? I was wondering how you dealt with the presentation of clothes, without a wearer, with no movement, waiting for a body to dress. This was a question I often asked myself at the time of the *Medusa* exhibition I curated: how can you display jewelry, which is a kind of portable sculpture, designed to be worn, without bodies? And moreover, in a museum, a space that generally avoids the body and any kind of tactile contact. At least in a shop you can touch... I tried to find mannequins but it was a real headache because there was hardly any choice in terms of size or shape, only with or without a face and a few

differences in skin color and the position of the limbs. It was really difficult to find any interesting propositions, unless you could borrow them from artists (like Atelier EB). How did you deal with the absence of the body?

MR Deborah Bowmann did the scenography for the Andrea Crews boutique with her wonderful sculpture / displays. Our boutiques act as micro-galleries and there are always artists taking over the spaces. Victoria Wilmotte made a changing room out of flexible mirrors, François Dumas made a clothes rack from climbing rope, David de Tscherner stamped the carpet with his electric barbecue etc. A bit like the Prada boutique in Marfa, Texas, we'll soon be opening an Andrea Crews boutique in Piacé le Radieux (Sarthe region of France), an art center and place of reflection on the local area and its heritage. It will also welcome some of our most iconic pieces. It was in Piacé that I photographed the country folk and produced the *Burning Vogue* performances. It's funny to be moving our archives to an old butcher's shop at the side of a country road... To get this done, I'm working with my long-time creative partners, Nicolas Hérisson and Natsuko Uchino. We'll be storing a part of our collections there, with the rest in people's wardrobes.

AD To start a new adventure with a clean slate? Tell us about your new project...

MR The project is called US, as in Upcycle Solution as well as "us," like being together faced with the future. I'm partnering up with an online retail giant, Veepee, whose founder, Jacques-Antoine Granjon is also something of an iconoclastic visionary. Together, we're going to create an upcycling laboratory. The source of the materials will be their partner brands' stock, the template is my optimized creative system and with the alliance of our skills, we hope to be able to propose an innovative and perennial solution. We're going to make clothes—both one-off, unique pieces and multiples—as well as creating furniture, sculptures and installations using textiles and exploring the more aesthetic dimension of functional art at the intersection of design and works of fine art. The initial idea is to compress clothing and hijack what is considered furniture with Clémence Seilles and Pierre Vaillant.

AD That makes me think of John M. Armleder and his *Furniture Sculptures*! It was his way of thumbing his nose at the world of art and its snobbery, which scorns the decorative arts while denying an absolute reality: that art so often ends up as decoration. But in your case, your decorative objects still originate from the same principles of recycling. You see your own creations as raw materials, to be re-used in different ways, in the form of sculptures and furniture. At the same to, you talk about dematerialization: can you explain what you mean? Is it to do with proposing everything via the internet?

MR The idea behind dematerializing is to become lighter, to give up physical activity but not the thought, to highlight what has been done: we've created a magnificent story, the archives are completely crazy and on the website, you can see all the videos produced since 2002: 18 years of avant-garde fashion creation! In 2020, I stopped all physical production to upcycle my story into a virtual production. At last, Andrea Crews is the embodiment of her avatar, and I can offer myself a new life!

Anne Dressen is curator at ARC, the contemporary department of the Musée d'Art Moderne de Paris.



Dans le sens des aiguilles d'une montre / clockwise from top left  
 Boutique-atelier / shop-studio, Marais (2012-2022) avec une installation de / with an installation by Deborah Bowmann  
 Boutique-atelier / shop-studio, Pigalle (2009-2011)  
 Andrea Crews Archives, Placé le Radieux  
 Défilé à Pékin, Chine, à l'invitation de Mehdi Brit / fashion show in Beijing, China, at the invitation of Mehdi Brit, 2019  
 Pop Up Swap Shop avec l'artiste / with the artist Item Idem, Pigalle, 2008  
 Page ci-contre / right-hand page  
 Vues d'ateliers / studio views



C'est dans l'émulation de la collaboration que la création se déploie pleinement.



## Maroussia Rebecq, artiste entrepreneure

Jeanne Granger  
Avril 2022

### FASHION ART ACTIVISM

La première fois que j’ai rencontré Maroussia Rebecq, c’était dans un bus menant à la Villa Arson à Nice, où elle était invitée en résidence. Il faisait beau, nous étions en 2005 et à cette époque, je ne connaissais pas encore son travail d’artiste. C’est d’abord elle que j’ai rencontré, son énergie et sa joie. Ce qui m’a plu et qui résonnait en moi, c’est qu’elle sentait que l’univers de l’art contemporain n’était pas assez grand ou flexible pour comprendre toutes les voies qu’elle souhaitait explorer. Il y avait chez elle un côté frondeur qui m’a séduit. Plus tard, j’ai entendu parler des défilés-performances au Palais de Tokyo et j’ai vu Andrea Crews apparaître. Andrea Crews est une mascotte, une figure cagoulée, la main levée comme un signe de résistance et de ralliement. Née d’un élan artistique, elle qualifie une marque et une promesse de tout rassembler – performances, vêtements, accessoires et collaborations – sous une seule bannière engagée. Les performances sont des plate-formes où chacun·e est invité·e à contribuer à l’œuvre : casting sauvage où l’on devient mannequin, fabrication live où l’on se transforme en styliste. Tout, sauf regarder passivement les créations défiler. Au cours des années se succèdent les performances comme autant de moments joyeux et engagés où l’artiste et le public se réunissent sous un pseudo pour fédérer un message de rébellion et de liberté.

### BUSINESS AS UNUSUAL

À partir de 2007, Andrea Crews devient une entreprise composant avec une équipe, une boutique, des budgets, des saisons et des *collabs*. Stylistes, graphistes, couturier·riè·s se rassemblent autour d’une pratique et d’un style : l’upcycling. Pionnière sur ces pratiques, Andrea Crews *source* les rebuts : ici un tas de vêtements d’Emmaüs, là les stocks morts d’une marque, non pas pour recycler la fibre textile comme matière première secondaire, ni pour revendre les vêtements sur le marché de la seconde main. Il s’agit de transformer la fripe en lui fabriquant une vie augmentée d’un savoir-faire créatif. À la même époque, je montais avec une associée La Réserve des arts, une plateforme d’upcycling pour les matières à destination du secteur culturel. Ces initiatives éco-circulaires visent à promouvoir une nouvelle intelligence économique qui prenne en compte les ressources limitées face à des modèles de gestion qui misent sur la croissance infinie. Le ré-emploi, et a fortiori l’upcyclage, questionne toutes nos pratiques collectives et individuelles car il propose de sortir de la logique du « toujours plus » (modèle linéaire) pour mettre en œuvre une logique du « toujours mieux » (modèle circulaire). Une étude récente publiée dans *Nature* constate que la matière créée par l’homme dépasse aujourd’hui en volume celle organique produite par la terre. Notre rôle en tant qu’artistes et entrepreneur·e·s est de trouver dans ces gisements, une abondance d’opportunités et non un tas de déchets. Nous – comme tant d’autres – partageons une même conviction : mettre au défi cette économie linéaire, extractiviste et prédatrice. Nous n’acceptons plus qu’il existe des déchets : « un déchet c’est de la nourriture » martèlent McDonough & Braungart<sup>1</sup>, les pères contemporains de l’upcycling industriel. Le savoir-être de l’upcycling est une capacité régénératrice de voir le potentiel de vie en toute chose. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme... à qui a le talent de le voir. Ajoutez à ce talent la fibre entrepreneuriale et vous avez une dynamique prometteuse. Un futur souhaitable ?

## CÉLÉBRER LA JOIE

Je me souviens d’une Nuit Blanche à l’Hôtel de ville de Paris en 2018, Maroussia Rebecq présentait la performance *99 vêtements populaires*, sur le tapis bleu des salons de la République, sous les moulures dorées du plafond. Cette nuit-là, j’ai réalisé le trajet parcouru en plus de dix ans : fédérer un mouvement, une vision du monde et célébrer le « faire avec », ou mieux encore, le sublimer. Les silhouettes sur le catwalk étaient les personnes que l’on croise dans la rue et qui, le temps d’un aller-retour, prenaient la lumière. Dans le public aussi, je *nous* reconnaissais, divers, fiers, ensemble. D’habitude, la mode nous impose de rester à notre place de public envieux et consommateur : ici de chaque côté du tapis, nous étions invité·e·s à parader, à nous montrer vulnérables, beaux, imparfaits. Une sensation joyeuse de communion nous parcourait : ce moment était une ode à la liberté, un moment suspendu où nous nous voyons tous·tes représenté·e·s.

Entre l’art et l’entrepreneuriat existe un espace hybride, une zone non-identifiée. C’est dans cet espace qu’a lieu une prise de risque, une forme d’innovation technique, sociale et économique. L’art a toujours été un laboratoire d’expérimentation et de prototype, un espace de recherches-actions. L’entrepreneuriat projette cet élan parfois pour son bien, parfois avec fracas. Pour Maroussia Rebecq il n’a jamais été question de renoncer à être artiste pour devenir entrepreneure. Pas besoin de cloisonner l’art, la mode, l’entreprise et l’engagement, toutes ces facettes peuvent co-exister dans un creuset fertile. Face à l’urgence climatique, sociale et économique, unissons ces approches pour les rendre plus fortes. L’enjeu est d’infiltrer les modèles économiques existants en les mettant à l’épreuve d’une nouvelle vision du réel, de nos convictions sociales, de nos désirs de beauté et d’impact. Il s’agit de faire des espaces nouveaux, ouverts et participatifs pour retrouver du sens, l’émotion d’être citoyen·ne, de repenser le monde – notre maison – et ce, y compris via une *économie à nous* pour paraphraser Eva Sadoun<sup>2</sup>.

### RÊVER MAINTENANT

Nous sommes en 2022, le Groupe d’experts intergouvernemental sur l’évolution du climat (GIEC) vient juste de sortir le dernier volet de son sixième rapport<sup>3</sup>. La préconisation est sans équivoque : passer à la sobriété dans les trois années à venir pour contenir le dérèglement climatique. Artiste ou entrepreneure, est-il nécessaire de les distinguer ? Les deux profils partagent un côté visionnaire, osent regarder avec espoir et agilité le monde tel qu’il est et ont encore le courage de le transformer. À l’heure actuelle nous avons besoin de nouveaux imaginaires et de profils hybrides en légion pour prendre soin du monde.

Je revois Maroussia Rebecq dans le bus à Nice : que s’est-il passé pendant toutes ces années ? Le monde s’est échoué sur un mirage de ressources infinies tandis qu’elle a œuvré, année après année, pour montrer une voie joyeuse vers la sobriété. Et je ressens à nouveau avec clarté cette première impression : son énergie est intacte, souveraine et puissante. Maroussia Rebecq a bien d’autres projets en développement pour contribuer à notre révolution culturelle, un vêtement après l’autre.

1. William McDonough & Michael Braungart, *Cradle to Cradle*, North Point Press, 2002.  
2. Eva Sadoun, *Une économie à nous*, Actes Sud, Arles, 2022.  
3. Rapport publié le 4 avril 2022 : <https://www.ipcc.ch/site/assets/uploads/2022/04/IPCC-AR6-WG-III-PressRelease-French.pdf>

Jeanne Granger est co-fondatrice de La Réserve des arts et fondatrice de Futur Présent, un studio d’innovation et de facilitation.

## Maroussia Rebecq, Artist & Entrepreneur

Jeanne Granger  
April 2022

### FASHION ART ACTIVISM

My first encounter with Maroussia Rebecq was in a bus taking us to the Villa Arson in Nice, where she had been invited for a residency. It was on a beautiful day in 2005 and at the time I was not yet familiar with her work as an artist. It was her as a person I first met, her energy and her joie de vivre. What I loved about her and what echoed my own ideas was her feeling that the world of contemporary art was neither big nor flexible enough to take in all the paths she wanted to explore. There was a rebellious side to her that appealed to me. Later I heard about her fashion show / performances at the Palais de Tokyo and witnessed the birth of Andrea Crews. Andrea Crews acts as a mascot, a hooded figure with her hand raised as a sign of resistance and as a rallying point. Born out of an artistic impulse, she embodies a brand as well as a promise to bring everything—performance, clothing, accessories and collaborative projects—together under one unique and committed banner. The performances are platforms where everyone is invited to participate in the work: the casting is haphazard, anyone can become a model and the styling is done live and direct. They are as far as you can get from passively watching the creations simply pass before your eyes. Over the years, the performances have followed one after another, like so many joyful and committed moments where everyone comes together under the Andrea Crews pseudonym to amplify a message of rebellion and freedom.

### BUSINESS AS UNUSUAL

From 2007 onwards, Andrea Crews became a business with a dedicated staff, a boutique, budgets, seasons and collaborative projects. Stylists, graphic designers and fashion designers all came together around a specific practice and style: upcycling. As a pioneer in this field, Andrea Crews sources waste materials—piles of clothes from the charity Emmaüs, dead stock from various brands—not to recycle the textile fibers as a secondary raw material, nor to resell the clothes on the second-hand market, but rather to transform the used clothing, giving it a new life enriched by creative know-how. Around the same time, together with an associate, I founded La Réserve des Arts, an upcycling platform for materials used in the cultural sector. These eco-circular initiatives aim to promote a new economic consciousness that takes into account our limited resources faced with management models that rely on infinite expansion. Re-use and *a fortiori* upcycling, bring into question all our individual and collective practices, because they suggest abandoning the logic of “always more” (linear model) for one of “always better” (circular model). A recent study published in *Nature* concluded that the volume of human-made mass now exceeds all the Earth’s living biomass. Our present and future resources consist now of hybrid materials to be upcycled. Our role as artists and entrepreneurs is to find a wealth of opportunities in these resources rather than just a pile of waste materials. We—like so many others—share the same commitment: to challenge this linear, extractivist and predatory economic model. We can no longer accept the idea that waste simply exists: As McDonough & Braungart<sup>1</sup>, the present-day fathers of industrial upcycling, hammered home: “waste is food.” The basis of upcycling is the regenerative capacity to see potential for life in everything. Nothing is wasted, nothing is created, everything is transformed... All that’s required, is the talent to see it. Add entre-

preneurial drive to this talent and you have a very promising dynamic. And surely a desirable future?

### A CELEBRATION OF JOY

I remember a particular Nuit Blanche in the Paris City Hall in 2018. Under the gold-leaf encrusted moldings of the ceilings of the Republican salons and in their blue-carpeted spaces, Maroussia Rebecq presented the performance *99 Vêtements Populaires*. That night, I realized how far we had come in just over ten years: the creation of a movement, a new vision of the world, the celebration of “making do” or better still, its sublimation. The figures on the catwalk were people you could meet in the street, and who in the time it took to tread the stage, were afforded their own moment in the limelight. I also recognized *us* in the audience, diverse, proud and united. Customarily, fashion shows oblige the public to remain in their places as envious consumers. Here, on either side of the catwalk, we were invited to parade ourselves, to open ourselves up in all our beautiful, vulnerable imperfection. This moment was an ode to freedom, a joyful feeling of communion flowed through us; an all too rare, suspended moment of beauty, in which we all see ourselves represented.

Between art and entrepreneurship there is a hybrid space, an unidentified zone. It is within this space that risks are taken and where a form of technical, social and economic innovation takes place. Art has always been a laboratory for experimentation and the invention of prototypes, a space for active research. The intervention of business can project this momentum, sometimes for its good, at others not so much. The thought of giving up being an artist to become an entrepreneur has never crossed Maroussia Rebecq’s mind. There is no reason to separate art, fashion, business and social commitment; they can all co-exist in a fertile melting pot. The goal is to infiltrate existing economic models in challenging them with a new vision of reality, of our own social convictions and of our desire for beauty and lasting impact. It is a question of creating new, open spaces where all can participate and re-discover meaning, the emotion of citizenship, rethinking the world—our home—and this, to paraphrase Eva Sadoun must come to pass via an *economy of our own*.<sup>2</sup>

### THE DREAM IS NOW

It’s 2022, the Intergovernmental Panel on Climate Change (IPCC) has just published the last section of its sixth report.<sup>3</sup> Its recommendation is unequivocal: “without deep emissions reductions over the coming three years, it will be impossible to contain global climatic change.” Artist or entrepreneur, is it really necessary to make a distinction between the two? What unites them is their visionary spirit, which dares to look at the world, in the state it is in, with continuing hope necessary to transform it. Right now, we need fresh imagination and a legion of these hybrid profiles to nurture our world. I look back at my meeting with Maroussia Rebecq in the bus in Nice: what has happened in the intervening years? The illusion of a world of infinite resources has bitten the dust, as year after year we have striven to steer a joyful path towards “sobriety.” That first impression is as clear as ever: her energy is still intact, sovereign and powerful. Maroussia Rebecq has a host of new projects in development to contribute to our cultural revolution, one piece of clothing after another.

1. William McDonough & Michael Braungart, *Cradle to Cradle*, North Point Press, 2002.  
2. Eva Sadoun, *Une économie à nous*, Actes Sud, Arles, 2022.  
3. <https://www.ipcc.ch/report/ar6/wg3/>

Jeanne Granger is a co-founder of La Réserve des Arts and the founder of Futur Présent, a studio involved with innovation and facilitation.



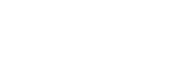
Maroussia Rebecq avec / with  
 1. Dorothée Dupuis, Mousse & Brune Bertin  
 2. David de Tscharnar & Anji Dinh-Van  
 3. WISE WOMEN  
 4. Pascal Montfort  
 5. Sandra Berrebi & Anna Klossowski  
 6. Florence Parot, Melanie Bonajo, Janneke Raaphorst  
 7. Natsuko Uchino  
 8. Nina Souquet  
 9. Jacques-Antoine Granjon  
 10. Allegria Torassa  
 11. Colette Barbier & Florence Parot  
 12. Gaël Charbeau

13. Nina, Aude Gbazi, Gypsy Ferrari, Eric Hervillard, Anji Dinh-Van, Hyeseon Jeong, Lucas Ionnesco, Clara Fosset  
 14. Vidya Gastaldon  
 15. Anji Dinh-Van, Jeanne Granger, Rebecca Cuglietta  
 16. Victoria Wilmotte & Clémence Seilles  
 17. Sarah Andelman  
 18. Charlotte Ardon, Florence Parot, Laure Jaffuel, Elisa Valenzuela  
 19. Leslie David  
 20. Jérôme Sans  
 21. Jina Khayyer & Lucille Barrouillet  
 22. Lionel Bensemoun  
 23. Élise Thiébaud, Rébecca Chaillon, Lauren Bastide, Elvire Duvelle-Charles, Séverine Redon  
 24. Jean-Michel Bertin

## De la beauté d’être vivant-e-s

**Élise Thiébaud**

**Avril 2022**



Maroussia Rebecq a créé un art écoféministe presque sans le savoir. Elle a un jour percuté, parce que c’est ainsi qu’elle fait. Elle percute. Elle repère. Elle répercute. Et même si elle ne sait pas très bien où ça mène (qui le sait ?), elle y va de pied ferme. Avec joie. Et avec aussi quelque chose qui ressemble à l’énergie du désespoir.

J’ai rencontré Maroussia Rebecq le 8 mars 2017, à la galerie Le Cœur qu’elle avait créée trois ans plus tôt pour y ouvrir le sien, mais aussi celui des autres. Ce jour pluvieux, elle était en train de monter une exposition de photos de nus féminins avec trois autres femmes : Estelle Hanania, Alice Moitié, Sonia Sief. Reprenant le slogan des années 1970, *My Body, My Choice*, l’événement faisait écho à #MeToo en explorant le corps d’un point de vue féminin, mais aussi la mobilisation des Américaines suite à l’élection de Donald Trump. Il associait Lauren Bastide qui enregistrait un épisode de son podcast La Poudre, alors à ses débuts, à l’occasion de la Journée internationale des droits des femmes, avec l’artiste performeuse Rebecca Chaillon et l’activiste ex-Femen Elvire Duvelle-Charles.

J’étais venue présenter au micro de La Poudre mon livre sur les menstruations, *Ceci est mon sang, petite histoire des règles, de celles qui les ont et de ceux qui les font* (éditions de la Découverte, 2017). On avait parlé des futures élections présidentielles françaises, qui devaient voir l’élection d’Emmanuel Macron contre Marine Le Pen. Cinq ans après, j’écris ces lignes au moment où se reproduit le même scénario pour le deuxième tour. Avec une issue encore incertaine. Trump n’est plus président des États-Unis et c’est désormais du côté de la Russie que la tyrannie menace. L’extrême droite progresse partout dans le monde. Il y a eu au cours des deux dernières années la plus grande pandémie depuis celle du Sida. La guerre en Syrie, puis la guerre de conquête en Ukraine ont causé un afflux de réfugiés dans le monde. Et une crise des pénuries de matières premières et de denrées pourraient bien finir par entraîner la famine. Cette situation, l’écrivaine Françoise d’Eaubonne la décrivait déjà en 1974 dans son essai *Le Féminisme ou la mort*, puis dans son grand roman de science-fiction, *Les Bergères de l’Apocalypse*. Elle y décrivait ce que nous vivons aujourd’hui sous le nom d’urgence climatique, et qui nous conduit à organiser des « marches pour le futur », tandis que les marchés s’acharnent à le tuer dans l’œuf.

Rien d’étonnant à ce que Françoise d’Eaubonne nous ait réunies cinq ans plus tard avec Maroussia Rebecq au Carreau du Temple, où Lauren Bastide interviewait la philosophe Myriam Bahaffou pour ouvrir un cycle de rencontres sur l’écoféminisme. Maroussia venait justement de découvrir *Le Féminisme ou la mort*, et moi de terminer la biographie de celle qui avait inventé le mot « écoféminisme », *L’Amazonne verte* (éditions Charleston, 2021). En habituées du miracle, nous n’avons pas pris la peine de souligner ces coïncidences. Ce sont elles, plutôt, qui nous ont alignées.

Élise Thiébaud **Tu dis que tu as toujours été écoféministe.**

**Qu’entends-tu par là ?**

Maroussia Rebecq **J’ai eu comme une révélation en lisant les textes réunis par la philosophe Émilie Hache dans *Reclaim* (Cambou-**

**rakis, 2016) : les rituels, les performances, les manifestations écoféministes contre le nucléaire ou pour la défense des terres relèvent d’un système d’action réjouissant, qui ressemble à ce que je fais depuis toujours avec mes happenings. Je mets aussi en scène des femmes et des enfants, des gens différents, qui marchent, manifestent, chantent, dansent, s’habillent et se déshabillent pour porter une vision du monde disruptive, inclusive et une esthétique qui repose avant tout sur le collectif et la joie. Il s’agit de déconstruire poétiquement la société de consommation capitaliste contemporaine en montrant des interstices où la vie peut surgir. Déshabiller tout le monde dans une transe activiste est un manifeste de la subsistance, et ça ressemble beaucoup aux performances politico-artistiques des années 1980-90 dont on ne m’a jamais parlé quand j’étais en école d’art, alors que c’était au cœur de ma recherche. Aujourd’hui, je me définis comme écoféministe, mais c’est presque *a posteriori*. Je lis la théorie, et je me réjouis de mettre des mots et des idées sur ce que je manipulais de façon spontanée, presque brute. Je vais contre la pensée qui classe, divise, pour chercher ce qui nous permet d’être ensemble, hors du système capitaliste et patriarcal, de transcender la vie normée et normative. Quand j’écoute Geneviève Pruvost décrire le *Quotidien politique* ou Fatima Ouassak, autrice de *La Puissance des mères* (tous deux parus aux éditions de La Découverte), je nous sens interconnectées et, oui, je suis empouvoirée.**

ET **C’est très écoféministe de refuser les divisions, de mettre la joie au cœur de l’action…**

MR **Tout ce que je fais vise à nous connecter à notre joie intérieure, à nous débarrasser des couches d’oppression, aussi minimes soient-elles. Il y a des révélations, comme les mandalas en sang menstruel de l’artiste Laetitia Bourget. Peindre avec cette matière ultime m’est venu très naturellement. À chacun de mes cycles, je fais des Rorschach avec mon sang : ce sont des portraits de chattes, des papillons, des corps ouverts en deux dont s’échappe la violence, la beauté, l’étrangeté profonde, dans lesquels tu peux lire ton inconscient…**

ET **Tu te souviens de *My Body, My Choice* ? C’est toujours au cœur de ta recherche, non ?**

MR **On voulait parler des femmes pendant #MeToo, en réalisant le contraire du *male gaze*, ce regard masculin surplombant qui dénude pour dominer et nous prive de la nudité originelle, jouissive. Pour cette exposition, j’avais rassemblé une partie des photos que je fais de moi nue, principalement dans des paysages. Je flashe dans des endroits incongrus, c’est une transgression minute, un petit délice en décalage, une complicité avec l’instant présent. Le nu est pour moi l’œuvre d’art originelle. Être nu-e, c’est beau et c’est vivant, c’est aussi sensible, sensoriel, sensuel, et ça c’est déjà une révolte par rapport à une esthétique normée, stressée, uniformisée et globalisée. Pour l’exposition *Châteaux Secrets* sur l’île des Embiez en 2012, organisée par Florence Parot et Céline Chabat, j’ai fait construire un mini spa sous les arbres et, toujours sans vêtement, je massais les autres artistes et concoctais des potions d’huiles essentielles. Récemment, je me suis fait scanner en 3D, nue, une pancarte de protestation à bout de bras, et je donne cette icône à des artistes graphiques pour qu’ils lui inventent une cosmogonie, un univers fantasy. Ce n’est pas mon image qu’ils retravaillent, mais le symbole de la femme activiste, qui manifeste pour un monde meilleur.**

ET **Quelles ont été tes inspirations au début ?**

MR **J’ai été très marquée par les performances de l’artiste japonaise Yayoi Kusama qui organisait dans les années 1970 des happenings contre la guerre du Vietnam avec des personnes qui marchaient nues dans les rues de New York ou dans les jardins du MoMA. Dans l’une de ses installations au Wiels (Bruxelles) en 2008, j’ai voulu prolonger ses performances : j’avais réuni des danseurs à qui nous avions fabriqué des costumes avec les fripes de l’association des Petits Riens. La consigne était de se déshabiller et de faire l’amour pour célébrer la chance que nous avions d’être ensemble, ici, libres et vivant-e-s. Rendre hommage à Yayoi Kusama, c’était lui témoigner ma sororité, mais aussi valoriser sa puissante influence. À travers l’histoire des autres femmes, on crée une façon d’être ensemble à travers le temps et l’espace. Sur mon chemin, j’ai eu la chance de rencontrer des femmes inspirantes : Guadalupe Etcheverria, qui dirigeait l’école d’art de Bordeaux, mes professeurs véritables *role models* – Jeanne Quéheillard, Patricia Falguières, Anita Molinero –, ou encore mes amies artistes dont la pratique m’inspire au quotidien, Natsuko Uchino avec qui je partage le fétiche des légumes et de la fermentation, Vidya Gastaldon et son univers animiste de maître yogi, et des femmes entrepreneures avec qui j’ai construit mon histoire, Lucille Barrouillet qui m’accompagne de son pragmatisme dans mes projets les plus fous depuis vingt ans et Séverine Redon, avec qui j’ai construit WISE WOMEN<sup>1</sup>, un cercle de femmes de la culture et de la création.**

ET **Comment en es-tu arrivée à créer Andrea Crews ? Ça peut sembler contradictoire avec l’écoféminisme, qui rejette la notion de marque, mais ça rejoint l’idée de collectif et de cycle qui est toujours présente.**

MR **L’idée d’upcycler des vêtements – ce que je développe depuis vingt ans – est un écofeminisme urbain, qui fouille dans nos poubelles et dans le chaos qui nous entoure, pour les transformer. Andrea Crews était une spirale d’énergie autour de la montagne de fripes. Son tellurisme, c’est la sueur des inconnus; sa puissance d’attraction, la possibilité de la transcendance. Plus que des vêtements, c’est le monde que nous transformons. La *fast fashion* est une catastrophe climatique et humaine. Dans un monde de surconsommation, où des tonnes de vêtements sont produits de façon ultra polluante avant d’être jetés rapidement, nous avons découpé et recousu les usages, et construit une alternative. Au Palais de Tokyo en 2002, nous avions commandé cinq tonnes de fripes au Secours populaire ; avec Upcycle\_R en 2021, ce sont les vingt tonnes journalières que traite le Relais Val-de-Seine, que nous entreprenons d’upcyler. Depuis vingt ans, je brasse le suint de la deuxième main pour en faire des pièces uniques et désirables. À l’origine, Andrea Crews n’est pas une marque, mais un collectif protéiforme fondamentalement anti-fashion. Tu connais ce besoin qu’ont les hommes de posséder les choses qu’ils désirent: ils voulaient acheter les vêtements des performances et nous leur avons vendus. Nous avons vendu des vêtements partout dans le monde, nous sommes devenu-e-s une marque de mode. Petit à petit nous avons été complètement absorbé-e-s par le système, jusqu’à la rupture nécessaire et jubilatoire. 2020 a été pour moi « the End-Beginning » comme l’a écrit Jina Khayer : sortir de la roue du hamster pour faire confiance à l’inconnu, se connecter à l’invisible, au plus profond de moi. Il y a aussi une dimension spirituelle là-dedans. Les objets de deuxième main sont chargés d’histoires et d’émotions. Grâce à un travail manuel, artisanal, qui réapprend l’architecture du vêtement, le geste couture, les techniques des petites mains. Avec l’upcycling, on boucle et on reboucle, les formes et les récits. Andrea Crews, est une fiction à s’approprier, un mouvement. En arrétant la marque, je boucle encore et me donne la possibilité**

d’upcycler son histoire. Andrea Crews devient immortelle, toutes les pièces sont collectors, et le métavers qui l’invite à se développer, un nouveau monde à explorer. Je n’ai pas peur du vide, j’ai même l’impression de voler.

ET **Les défilés Andrea Crews, très forts, très musicaux, sont aussi une autre façon de voir les êtres humains qui portent les vêtements. On est très loin des grandes blondes minces ou faméliques… Et on dirait souvent des manifs !**

MR **Je me suis longtemps définie comme « artiste sans œuvre », je crois en l’énergie de l’art, en son potentiel révolutionnaire, plus qu’à son incarnation dans la matière. J’ai une grande admiration pour le génial Gianni Motti qui revendique les éclipses de lune et les tremblements de terre… Mes créations sont des sculptures à vivre et les personnes qui les portent sont des muses qui subliment la mollesse du textile. Les corps, que l’on rassemble aujourd’hui sous le concept de *body positive*, ont incarné l’histoire d’Andrea Crews. La posture est politique, l’allure radicale. Les castings sauvages subliment la norme en faisant défiler des personnes de tous âges et toutes corpulences. Trouver la beauté dans chaque corps, c’est l’avènement de la différence face à la peur de l’inconnu.**

ET **On trouve aussi dans l’écoféminisme ces notions de diversité, de mélange, de spiritualité. Françoise d’Eaubonne disait par exemple que pour changer le monde, il fallait réconcilier le rationnel et l’irrationnel. Et même réécrire les mythes, les récits utilisés pour asseoir des dominations.**

MR **Les vêtements sont un excellent prétexte pour raconter autre chose que des vêtements. Laisser une place aux invisibles de façon très concrète. La performance *99 vêtements populaires* pour la Nuit Blanche faisait rayonner une idée festive qui se fout du bon ou du mauvais goût. Tout le monde doit pouvoir monter sur le catwalk. C’est punk, multiple, presque explosif. Je viens d’un milieu bourgeois normé, déférence patriarcale et bienséance des apparences obligées. Quand j’ai pris conscience de moi à l’adolescence, j’ai eu l’ambition folle de construire un autre monde. Oui, je me mets nue au cœur de paysages magnifiques les bras ouverts et j’embrasse les mondes parallèles.**

ET **Dans ta création, il y a aussi du rituel, de l’invocation, comme dans ton projet très écoféministe *Burning Vogue*.**

MR *Burning Vogue* se passe dans un petit village de la Sarthe, à l’invitation du centre d’art et de design Piacé le Radieux, où je vais d’ailleurs installer la boutique d’archives des créations de Andrea Crews, façon Prada à Marfa, mais détourné. Depuis plusieurs années, on organise une fête païenne, sur le modèle de la fête de la Saint-Jean où l’on brûle tout au solstice pour célébrer le Soleil. On fabrique un totem en bois couvert d’images publicitaires tirées du magazine *Vogue*, emblème de la mode capitaliste. Avec *Burning Vogue*, on célèbre l’idée du renouvellement, des utopies, des rêves, des mondes qui restent à inventer.

<sup>[1]</sup> Laetitia Paviani le décrit ainsi : WISE WOMEN, ce sont des femmes qui ont choisi de faire du partage de leurs expériences et de leurs actions, une nouvelle source d’inspiration. WISE WOMEN, c’est mettre en commun des savoir-faire féminins pour renouer avec un temps magique où les femmes maîtrisent l’art des philtres et la connaissance de soi. WISE WOMEN, c’est retrouver ce pouvoir bienveillant et soigner nos fiertés. WISE WOMEN, c’est favoriser les confidences et redistribuer charmes et cartes blanches. WISE WOMEN, c’est multiplier et transmettre, c’est ouvrir des cercles dans les cercles. https://wisewomen.fr/

<sup>[2]</sup> Élise Thiébaud est une autrice féministe. Elle a récemment publié avec Camille Tallet Au bonheur des vulves, le manuel antidouleur qui en a entre les jambes (éditions Leduc, 2021).



*Moi Maroussia toute nue,*  
série en cours (2007-)  
  
Double page dans le sens des aiguilles d'une  
montre / double page clockwise from top left  
New York, Galleria Continua (Les Moulins),  
Place de la Concorde (Paris),  
Le Cœur, berges de Seine / banks of the  
Seine, Fondation Carmignac,  
Barat Foundation, Villa Noailles,  
Cité Radieuse (Marseille)



Maroussia Rebecq

pleased to meet you

## On the Beauty of Being Alive

Élise Thiébaud  
April 2022

Maroussia Rebecq has created an ecofeminist body of art almost without realizing it. One day she caught on, because that's the way she does things. She catches on to something, she gives it an identity and passes it on. And even if she doesn't know exactly where it will lead, she keeps going. With joy. And with something that might seem like the energy of desperation.

I met Maroussia Rebecq on March 8, 2017, at the Le Cœur (Heart) gallery, which she had founded three years earlier, to bare both her own and other's hearts. On that rainy day, she was putting together an exhibition of female nudes with three other women: Estelle Hanania, Alice Moitié and Sonia Sief. Adopting the 1970s slogan, *My Body, My Choice*, the event reflected the #MeToo movement through its exploration of the body from a female perspective, as well as the mobilization of American women following the election of Donald Trump. It also involved Lauren Bastide, who recorded an episode of her podcast *La Poudre*, in its early days at the time, on the occasion of International Women's Day, with performance artist Rébecca Chaillon and the former Femen activist Elvire Duvelle-Charles. I had come along to present my book on menstruation, *Ceci est mon sang, petite histoire des règles, de celles qui les ont et de ceux qui les font*<sup>1</sup> (Éditions de la Découverte, 2017) for the *La Poudre* podcast. We also discussed the upcoming French presidential elections, which would see the election of Emmanuel Macron over Marine Le Pen. Five years down the line, I'm writing these lines faced with the same scenario in the second round of the current elections. The outcome is as yet uncertain. Trump is no longer the President of the United States and this time, tyranny threatens in Russia. The far right is on the rise all over the world. Over the past two years, we have experienced the biggest pandemic since Aids. The war in Syria followed by the invasion of Ukraine, have caused an enormous increase in numbers of refugees across the world, and a critical shortage of raw materials and foodstuffs that might well end up in famine. As early as 1974, the writer Françoise d'Eaubonne portrayed a similar situation in her essay *Le Féminisme ou la mort*,<sup>2</sup> and later in her great science fiction novel *Les Bergères de l'Apocalypse*.<sup>3</sup> In these works, she described exactly what we are experiencing today under the label of "climate emergency," which is leading us to organize "protest marches for the future" that market forces are doing their best to nip in the bud. So, it's hardly surprising that five years later, it was Françoise d'Eaubonne who reunited Maroussia and I at the Carreau du Temple, where Lauren Bastide was interviewing the philosopher Myriam Bahaffou to open a series of meetings on ecofeminism. Maroussia had just discovered *Le Féminisme ou la mort* and I had just finished the biography of the woman who invented the term "ecofeminism:" *L'Amazone verte*<sup>4</sup> (Éditions Charleston, 2021). Being used to small miracles, we didn't make much of a fuss about these coincidences. We were just happy they had brought back us together.

Élise Thiébaud You say you've always been an ecofeminist. What do you mean by that?

Maroussia Rebecq I had something of a revelation when I read the texts collected together by the philosopher Emilie Hache in

*Reclaim* (Cambourakis, 2016): the ecofeminist rituals, performances and protests against nuclear power and in defense of the land were all part of a joyful series of actions, which resembled what I have always done with my own happenings. I also put women and children on stage, different types of people, who march, protest, sing, dance and dress up or undress in order to convey a disruptive, inclusive vision of the world, as well as an aesthetic that is above all based on joy and the collective. The idea is to deconstruct the contemporary, capitalist, consumer society in a poetic manner and to spotlight the interstices where life can emerge. To get everyone to undress in an activist trance is a manifesto of subsistence and strongly resembles the politico-artistic performances of the 1980s and 90s that I was never told about during my art school days. Today, I define myself as an ecofeminist, but it's almost *a posteriori*. I read the theoretical works and I'm happy to be able to put into words and ideas what I used to do in a spontaneous, almost crude way. I go against thought that is used to classify and divide, in a search for whatever allows us to be together, and to transcend the norms of standardized life.

ET Refusing all forms of division and putting an emphasis on joy at the heart of every action are very ecofeminist in nature...

MR Everything I do is about connecting us with our inner joy, stripping away the layers of oppression, however insignificant they may seem. There are moments of revelation, like the mandalas painted in menstrual blood by the artist Laetitia Bourget. Painting with this elemental material came to me very naturally. Each time I have my period, I produce Rorschach images with my blood: they are portraits of pussies, of butterflies or bodies split in two, from which violence, beauty and profound strangeness emerge and in which you can read the state of your unconscious...

ET Do you remember *My Body, My Choice*? It's still at the heart of your research, isn't it?

MR We wanted to talk about women during #MeToo by producing the opposite of the "male gaze," this overbearing masculine perception that denudes in order to dominate and deprives us of the original pleasure of nudity. For this exhibition, I gathered together some of the photos I take of myself in the nude, mainly in the countryside. I take snaps in incongruous places, small transgressions, quirky little instances of delight and complicity with the present moment. For me, the nude is the original art form. To be naked is about beauty and being alive, it is also sensitive, sensory and sensual; an act of rebellion against the standardized, over-stressed and formatted, globalized aesthetic. For the *Châteaux Secrets* exhibition on the Ile des Embiez in the Var region of France, organized by Florence Parot and Céline Chabat in 2012, I had a mini spa constructed under the trees and, without clothes once again, I massaged the other artists and concocted potions from essential oils. Later, I had myself scanned in 3D, naked holding a protest sign above my head. I give this icon to graphic artists, so they can invent a cosmogony, a fantasy universe for it. In doing so, it's not my image they are reworking but a symbol of activist women, protesting for a better world.

ET What inspired you in the beginning?

MR I was very much inspired by the performances of the Japanese artist Yayoi Kusama, who in the 1970s organized happenings in opposition to the Vietnam War, with people walking

naked through the streets of New York or in the gardens of the MoMA. In 2008, I wanted to extend one of her performances at the WIELS Contemporary Art Center in Brussels: I had brought together a group of dancers, for whom we had made costumes with second-hand clothes. Paying homage to Yayoi Kusama was my way of expressing our sisterhood as well as acknowledging her powerful influence. Through the stories of other women, we are able to create a way of being together across time and space. Along the way, I've been lucky enough to meet inspiring women: Guadaluppe Etcheverria, who was the director of the Bordeaux School of Fine Arts and my teachers, who were true role models—Jeanne Quéheillard, Patricia Falguières, Anita Molinero—, and my artist friends, who inspire me on a daily basis: Natsuko Uchino, with whom I share an obsession for vegetables and fermentation, Vidya Gastaldon and her animist universe of a yogi master, and the female entrepreneurs, with whom I've built my career, Lucille Barrouillet, who with her pragmatism, has accompanied me in my craziest projects over the past twenty years, and Séverine Redon, with whom I founded WISE WOMEN,<sup>5</sup> a circle of women from cultural and creative spheres.

ET How did you come to create Andrea Crews? It's something that at first glance seems to contradict the ideals of ecofeminism, which rejects the notion of brands, yet it's perfectly aligned with the idea of the collective and the cyclic, which are always present.

MR The idea of upcycling clothing—which I've been developing for twenty years—is a kind of urban ecofeminism, digging through the garbage and the chaos that surrounds us and transforming it. Andrea Crews was like a spiral of energy around the mountain of second-hand clothing. Its telluric energy is the sweat of unknown persons; its power of attraction, that of potential transcendence. It's not just about clothes, we are transforming the world. Fast fashion is both a climatic and human catastrophe. In a world of overconsumption, where tons of clothes are manufactured, using methods that cause incredible amounts of pollution, before being rapidly discarded, we have cast out the usual practices and built an alternative. For twenty years, I've been picking my way through the miasma of second hand clothes to make unique and desirable pieces. Originally, Andrea Crews was not a brand but a multi-faceted collective that was fundamentally anti-fashion. But you know about men's need to own the things they desire: they wanted to buy the clothes used in our performances, so we sold them to them. We sold clothes all over the world and thus became a fashion brand. Little by little we were completely absorbed by the system, up to a certain breaking point which we saw as both necessary and a source of jubilation. For me, 2020 was the "End-Beginning": getting off the hamster wheel, putting my faith in the unknown, connecting with the invisible, from the deepest parts of my being. There's also a spiritual side to all this. Second-hand objects are full of stories. Then there is all the manual, artisanal work of relearning the architecture of clothing, sewing techniques, the work of invisible hands. With upcycling, we are closing the circle, both in terms of forms and stories. Andrea Crews is a fiction that anyone can appropriate, it's a movement. By closing the brand down, I'm creating a new loop and giving myself the possibility of upcycling its story. Andrea Crews gains immortality, all the pieces have become collector's items, and the metaverse encouraging its development, is a whole new world to explore. I'm not afraid of heights, they make me feel like I'm flying!

ET The Andrea Crews fashion shows, with all their energy and

music, are another, alternative way of seeing the human beings wearing the clothes. We are a long way from the tall, skinny almost malnourished-looking blondes... The shows often seem almost like protest marches!

MR I have long defined myself as an "artist without works." I believe in the energy of art, in its revolutionary potential, more than its material incarnation. I have a great deal of admiration for the wonderful Gianni Motti, who lays claim to lunar eclipses and earthquakes... My creations are sculptures to be lived in and the people who wear them are muses who bring out the best of the materials. Their bodies, which today are seen under the banner of body-positivism, personify the story of Andrea Crews. Their postures are political and their look is radical. The "random" casting sessions surpass the usual norms by parading people of all ages and builds. Finding beauty in every body-type is to advocate difference in the face of our fear of the unknown.

ET Ecofeminism also includes these notions of diversity, intermingling and spirituality. For example, Françoise d'Eaubonne stated that in order to change the world, the rational and the irrational must be reconciled. We have to rewrite the myths and narratives used to establish domination.

MR Clothes are an excellent means of expressing something that is not just about the garments themselves. They make space for all that is invisible in a very concrete manner. The 99 *Vêtements Populaires* performance for the Nuit Blanche event in 2018, projected a festive idea that didn't care about good or bad taste. It was punk, multi-faceted, almost explosive. I come from a standard, middle-class background based around paternal deference, and an appearance of propriety. When, as a teenager, I became more self-aware, I had the crazy ambition to build another world. And yes, I do strip off in the middle of beautiful landscapes, with my arms open wide, in order to embrace parallel worlds.

ET In your work, there is also a ritual element, a kind of invocation, like in your deeply ecofeminist project *Burning Vogue*.

MR *Burning Vogue* takes place in a small village in the Sarthe region, at the invitation of the Piacé le Radioux Art and Design Center, where, by the way, I'll be setting up the boutique / archive of the Andrea Crews collections, in a similar way to Prada in Marfa, Texas, but with a bit of a twist. For several years, we have been organizing a kind of pagan festival, loosely based around St John's Day, when the Sun is celebrated at the summer solstice with a huge bonfire. A wooden totem pole is erected and covered with advertising images from *Vogue* magazine, the emblem of the capitalist fashion world. With *Burning Vogue*, we are celebrating renewal, utopias and dreams, worlds yet to be invented.

1. *This Is My Blood, A Short History of Periods, Those That Have Them and Those That Make the Rules*. This title involves a play on the French word "règles" which has a double meaning: rules and menstrual periods.  
2. *Feminism or Death*.  
3. *The Shepherdesses of the Apocalypse*.  
4. *The Green Amazon*.  
5. As defined by Laetitia Paviani: WISE WOMEN are women who have chosen to make the sharing of their experiences and activities a new source of inspiration. WISE WOMEN is about pooling women's know-how and reconnecting with that magical time when women mastered the art of potions and knowledge of the self. WISE WOMEN is about rediscovering this benevolent power and nurturing our pride. <https://wisewomen.fr>  
6. *The Joy of Vulvas: The Anti-pain Manual That Has Something Between Its Legs*.

Élise Thiébaud is a feminist author. Together with Camille Tallet, she recently published *Au Bonheur des vulves, le manuel antidouleur qui en a entre les jambes*<sup>6</sup> (Leduc, 2021).



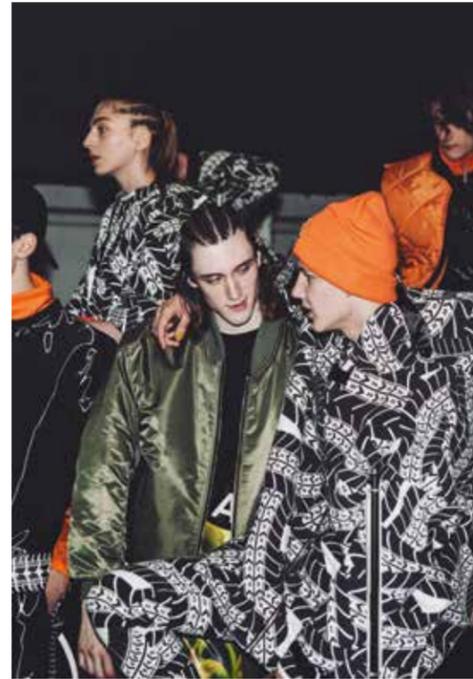
Page de gauche / left-hand page  
Défilés Andrea Crews de 2014 à 2020 / Andrea Crews fashion shows from 2014 to 2020

Ci-contre / left  
*The Spaghetti Workshop*, avec / with David de Tscherner, Mont des Arts, Bruxelles / Brussels, 2010

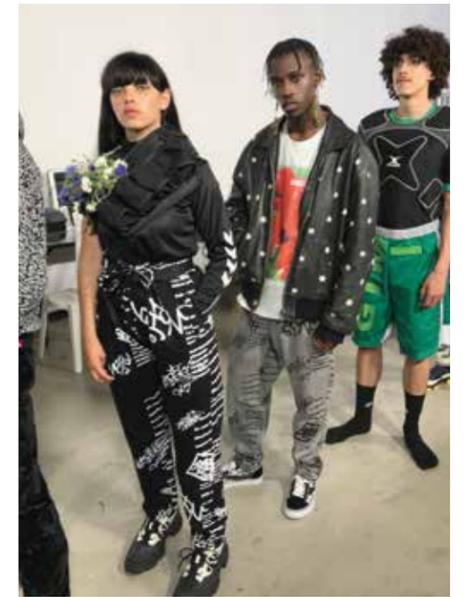
Ci-dessous / below  
Collection WORK SS 17  
Collection SS 22

Plus que des vêtements,  
l'upcycling c'est  
transformer le monde  
et nous avec.





Backstage & vues de défilés / Fashion shows, Andrea Crews, 2012-2020

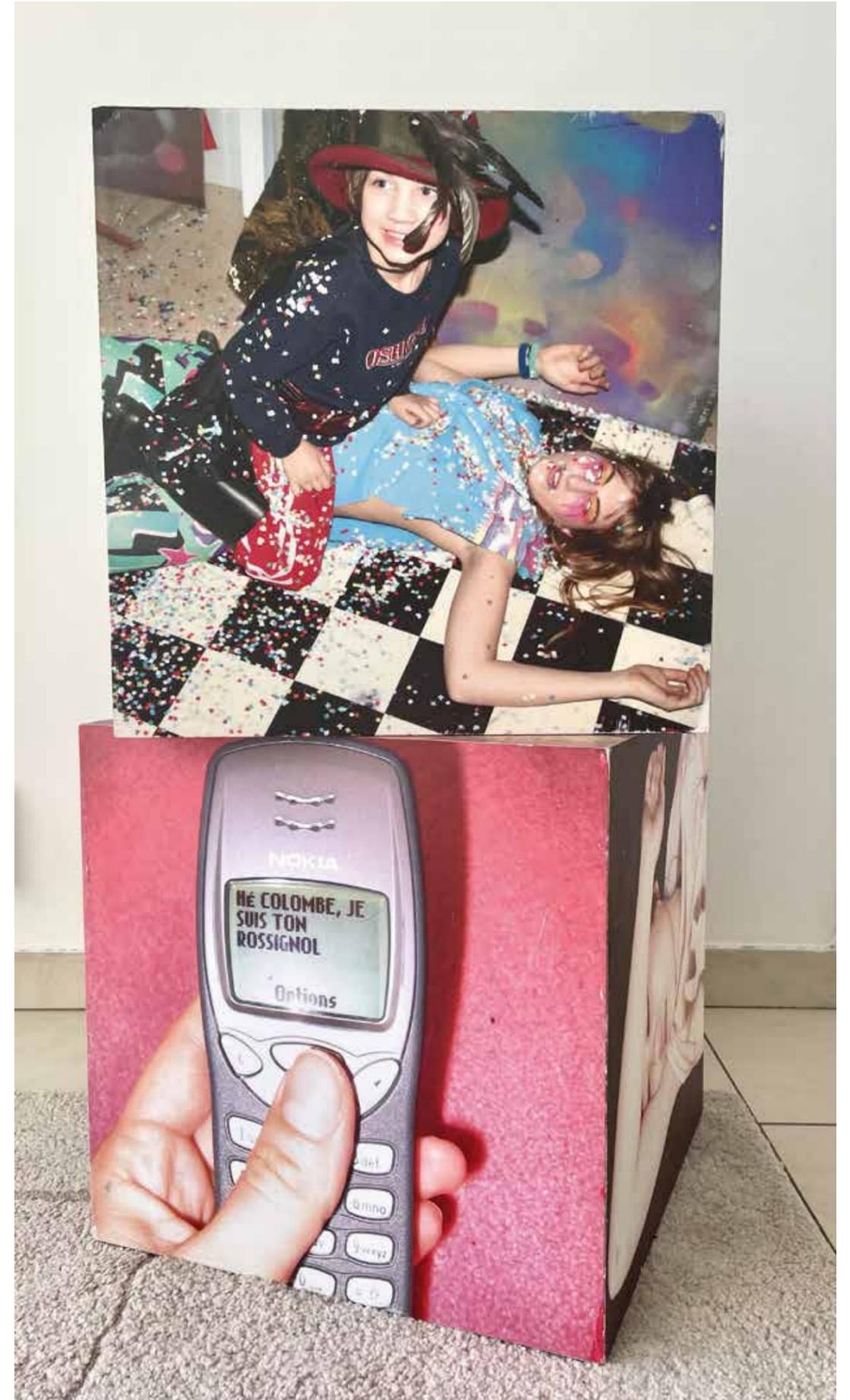


Je me sers de l'upcycling comme une pratique du *care*.





**Cubes, 2014**  
 Bois et impression sur PVC / wood and printing on PVC  
 50 x 50 x 50 cm chaque / each



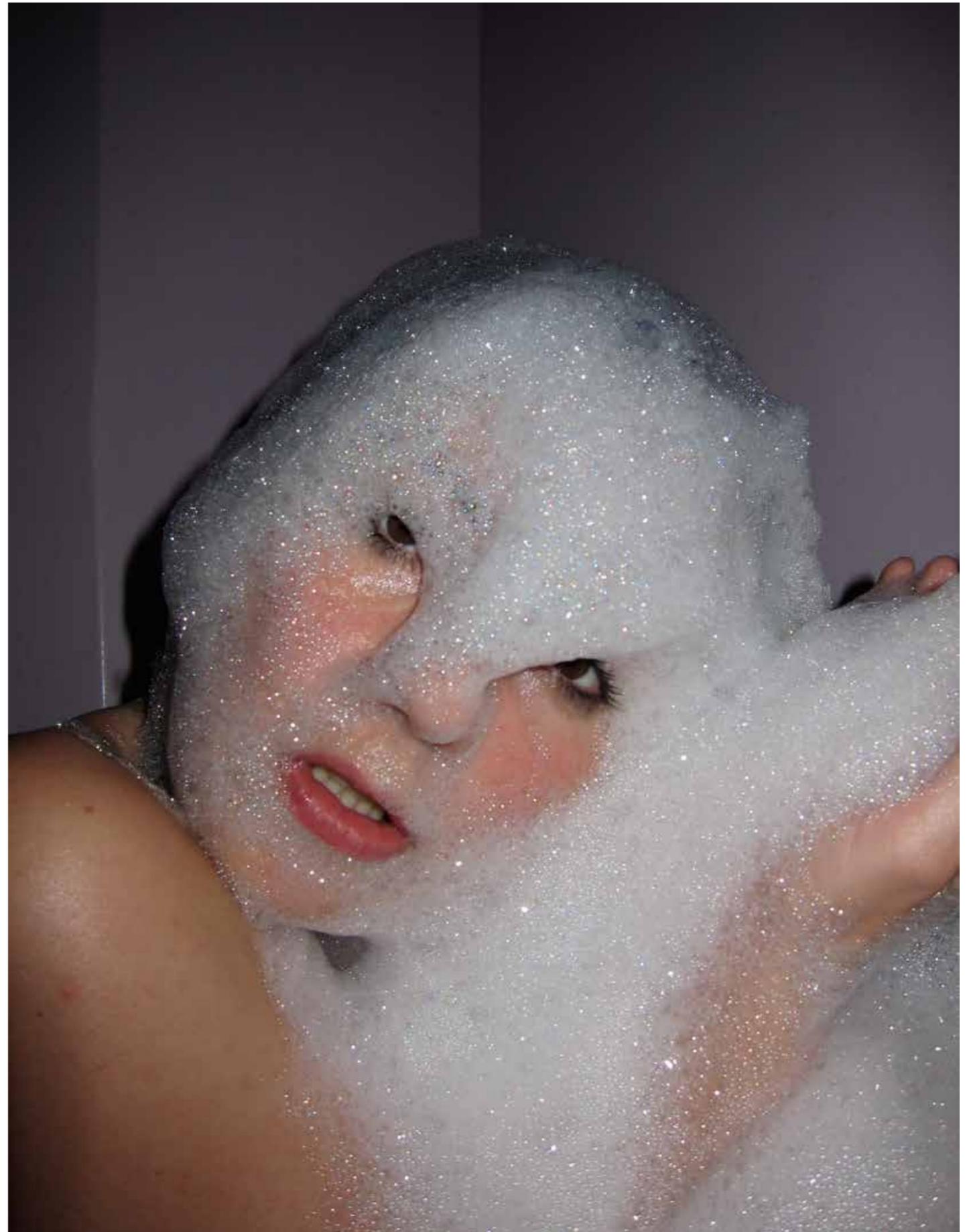


*Cercle chromatique*, 2007-  
Vêtements / clothes  
Dimensions variables / variable dimensions



Obsession.com (Wiels), 2007  
Vidéo, 7'03











Page précédente / previous page  
 Goutte verte, 2020  
 Photographies des habitants du quartier de la Goutte-d'Or, Paris  
 Photographs of the inhabitants of the Goutte-d'Or district, Paris

12 défilés en 12 heures  
 (12 fashion shows in 12 hours)  
 Performance, Belleville, Paris  
 Nuit Blanche 2005



99 vêtements populaires, 2018  
 Performance, Hôtel de ville de Paris / Paris City Hall  
 Nuit Blanche 2018





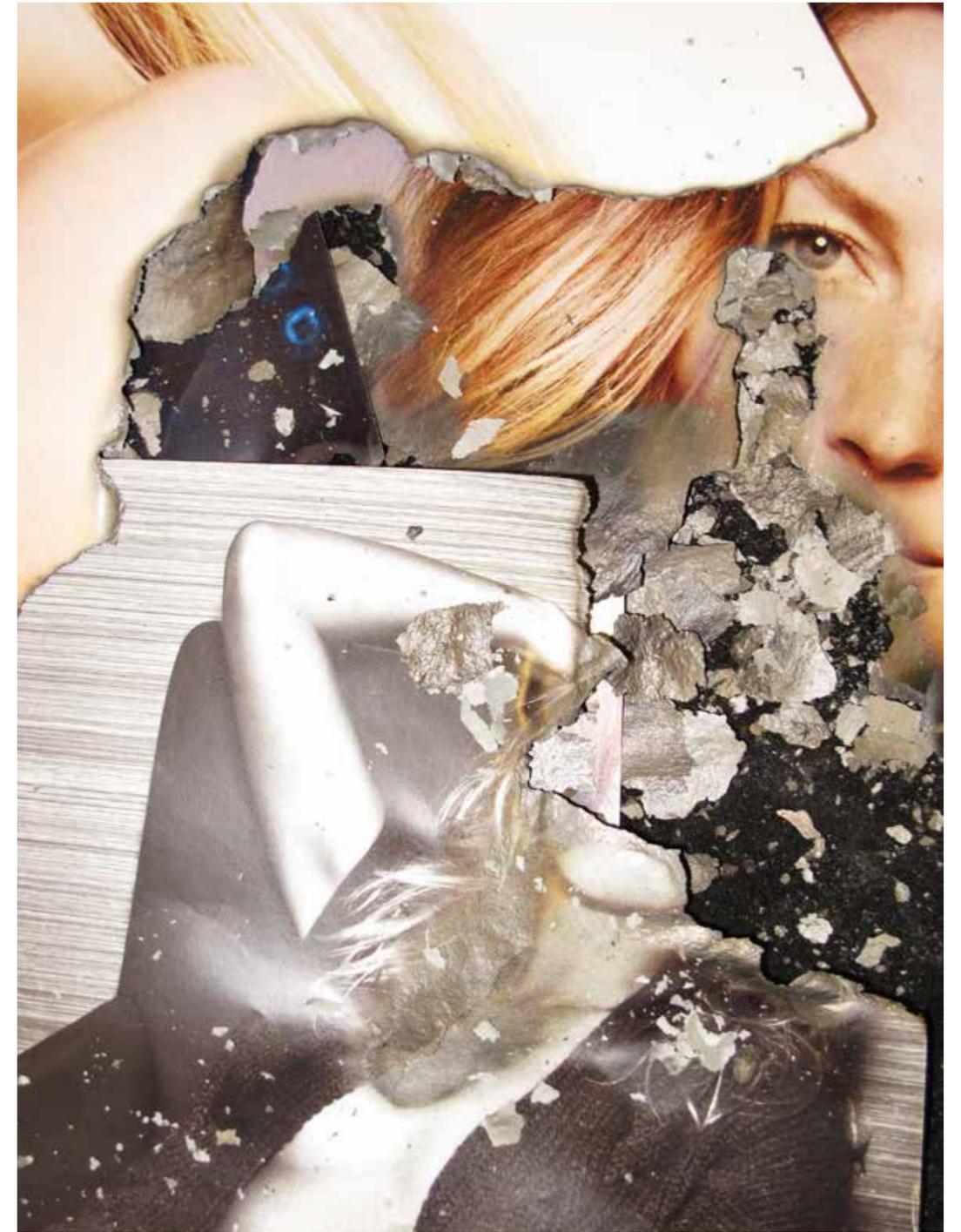
*Paysans de Piacé, 2011*  
Photographies / photographs

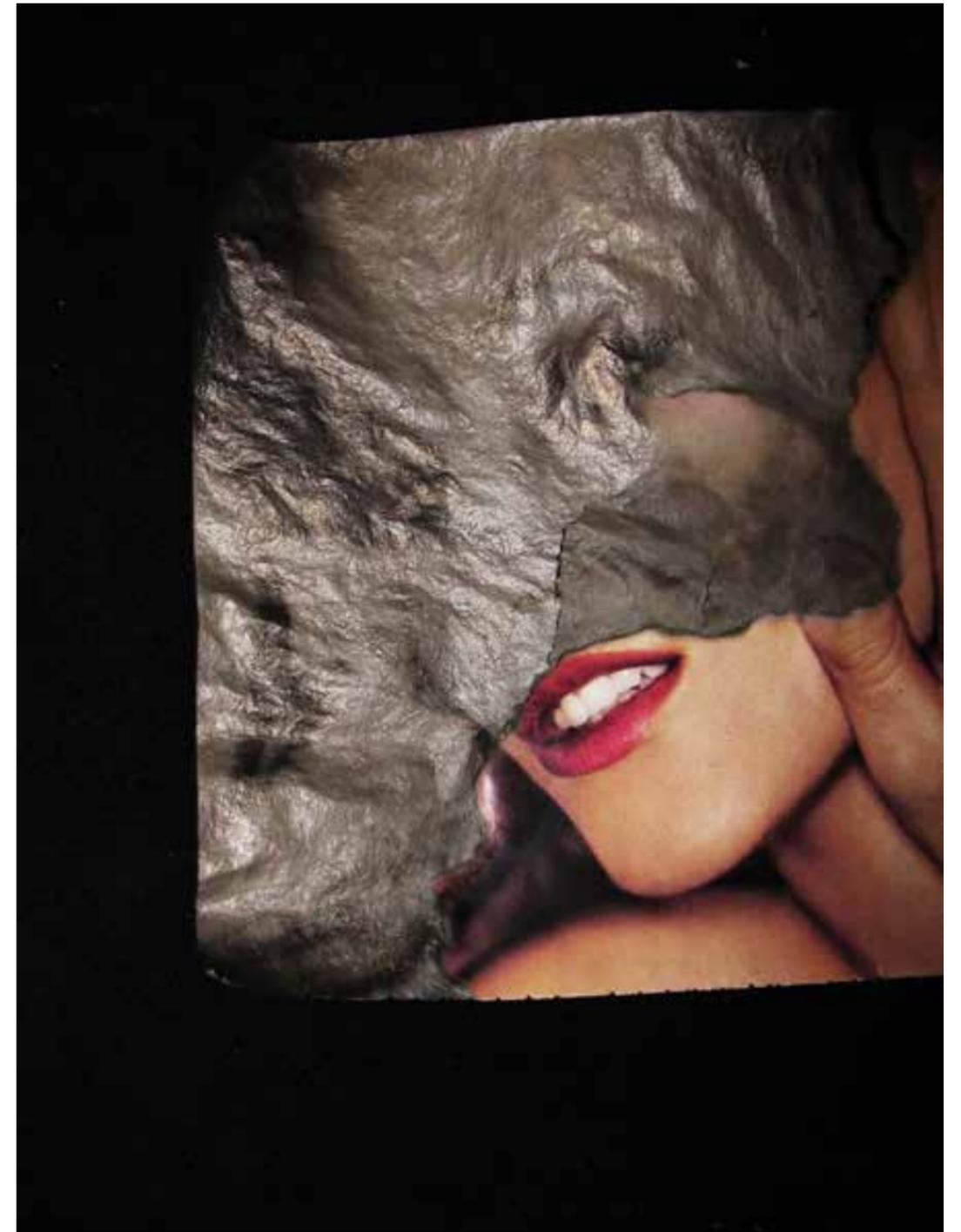
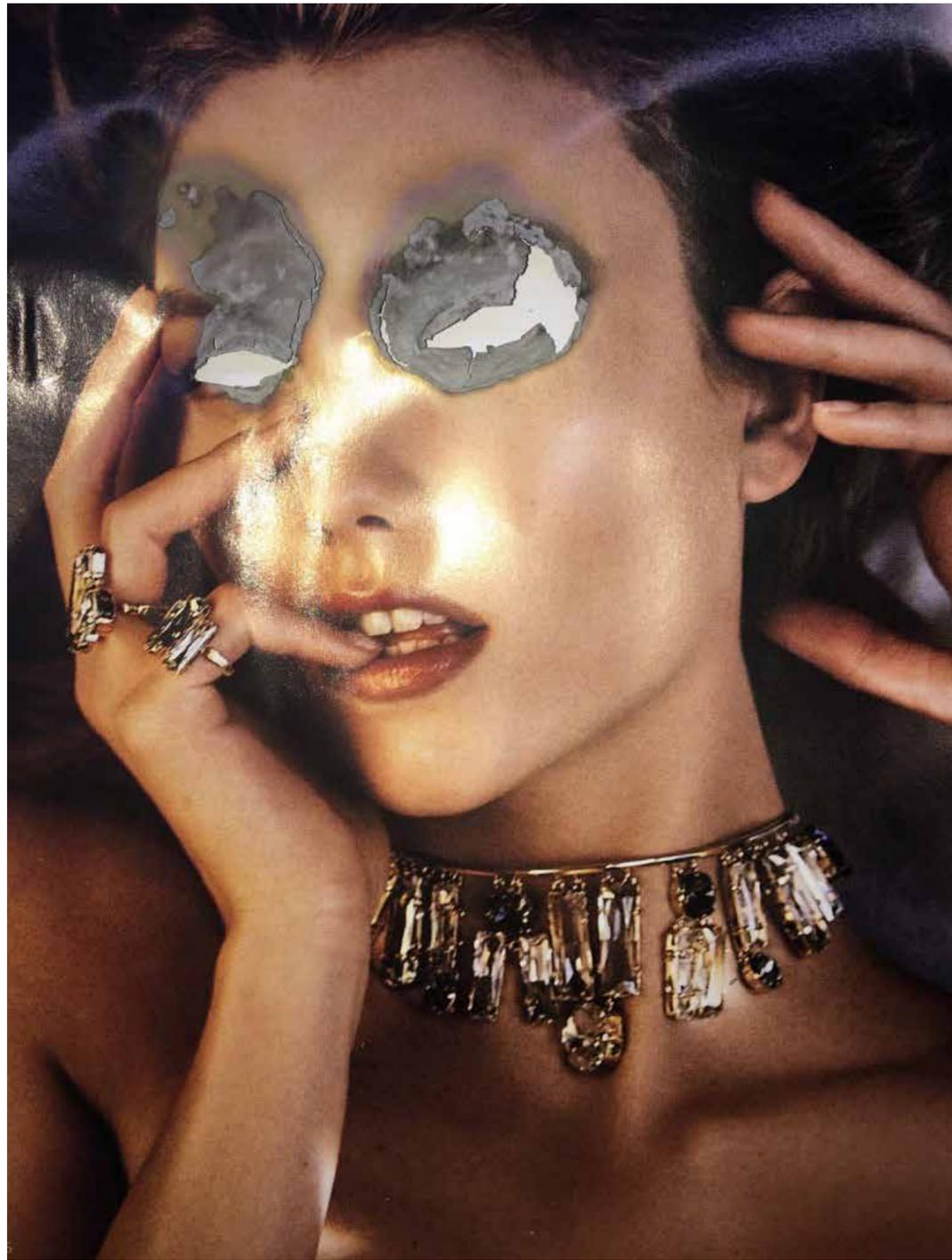


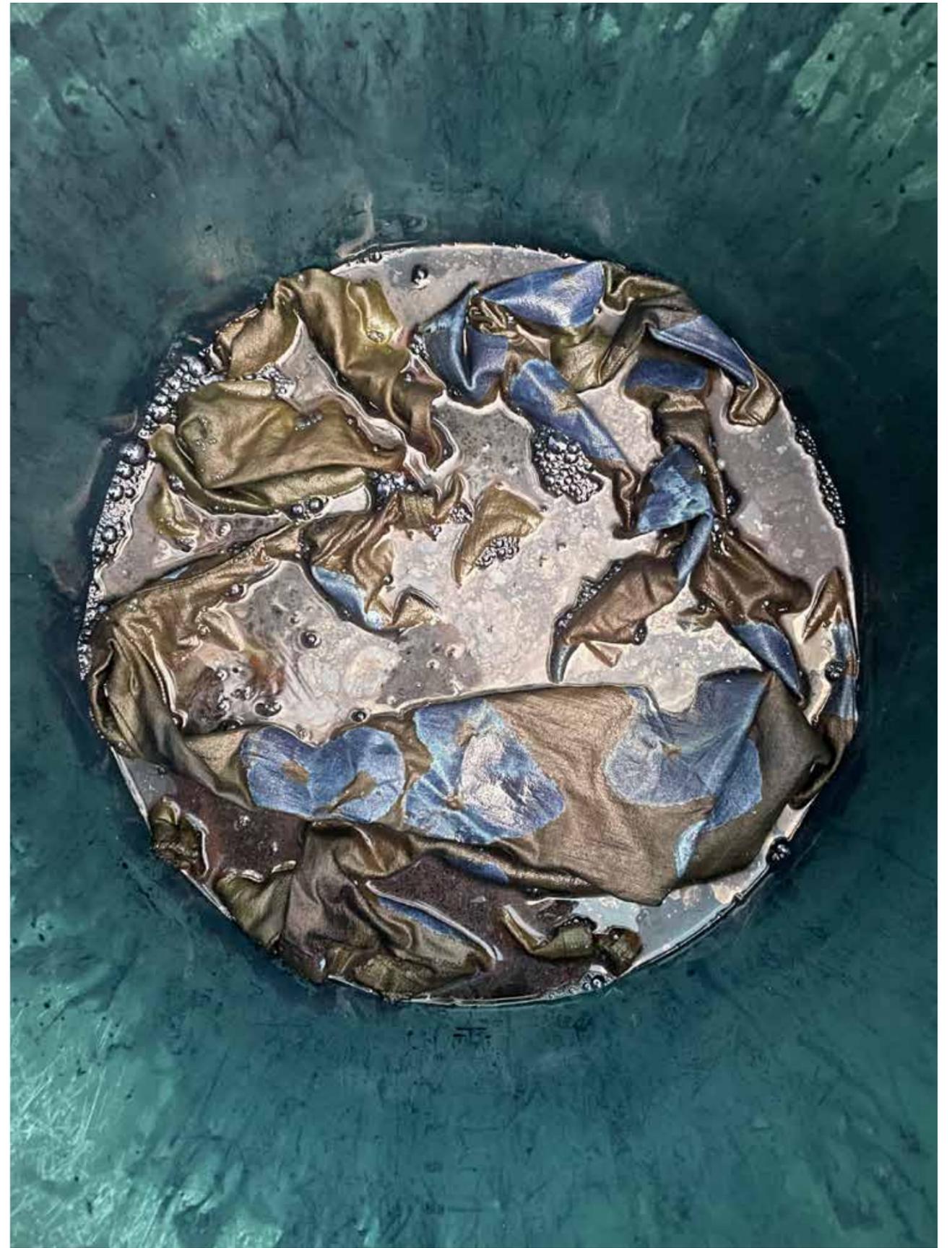




*Burning Vogue*, 2010-  
Photographies / photographs









*Camouflages*, 2009  
Impressions sur carton / prints on cardboard  
Dimensions variables / variable dimensions





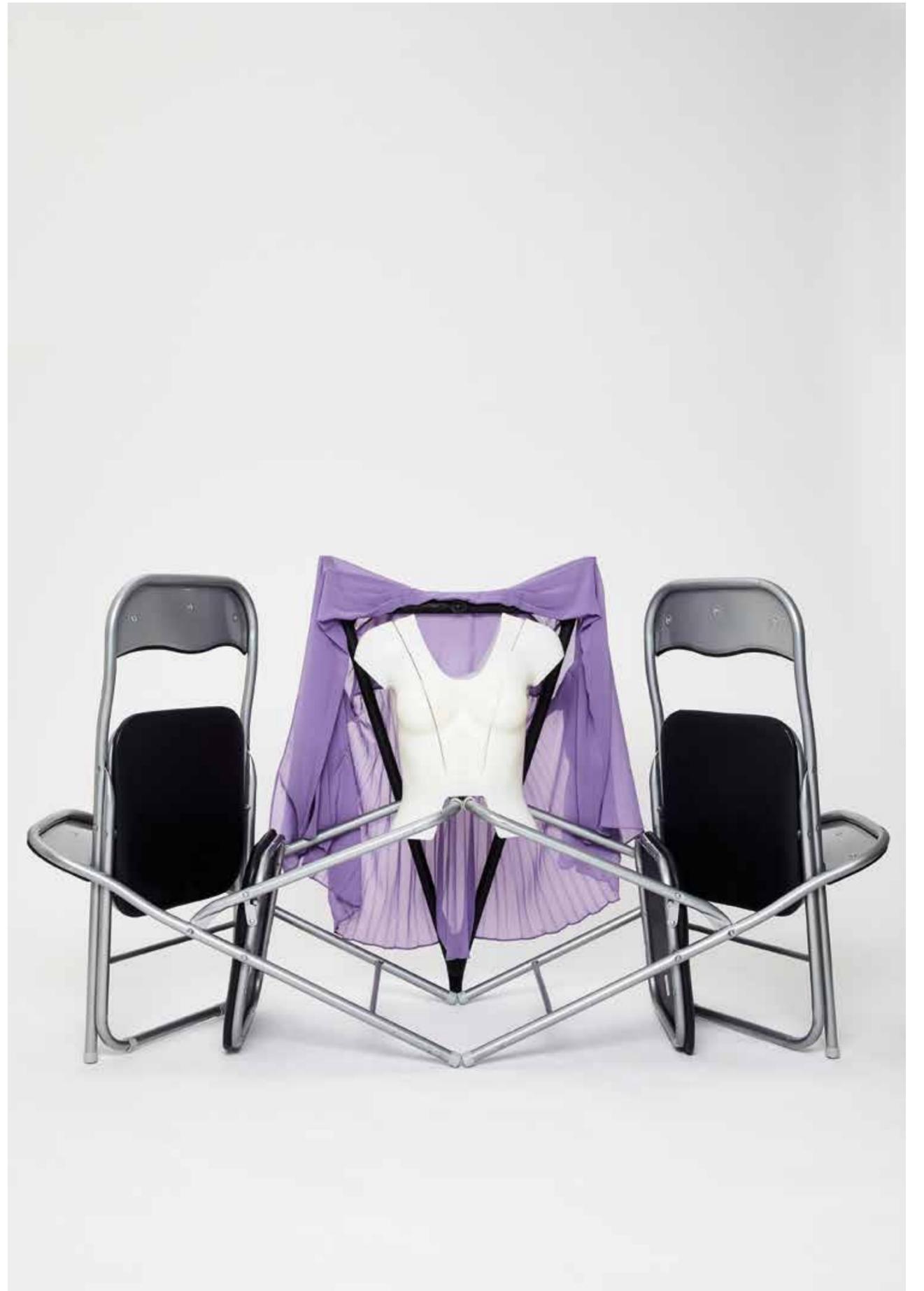
*Corporate Art, 2022*  
Avec / with Pierre Vaillant  
Objets divers / various objects  
Dimensions variables / variable dimensions



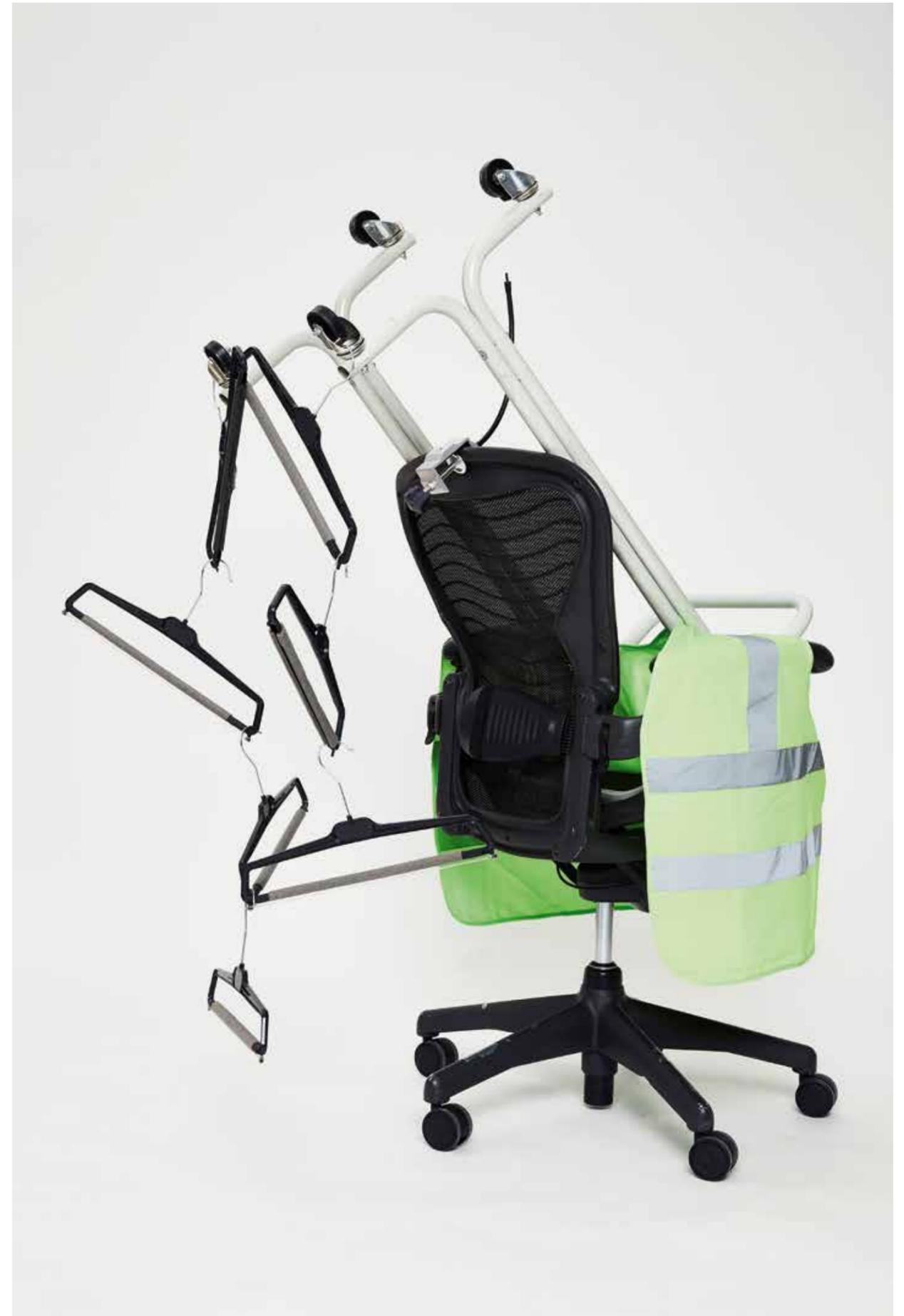


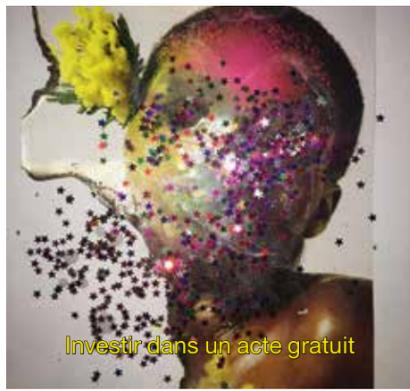


Maroussia Rebecq



pleased to meet you





Investir dans un acte gratuit



Le processus créatif multiplie les possibles



Projection dans le futur en période de crises



Embrasser le futur avec joie et dans le collectif



J'upcycle mes images comme mes teeshirts



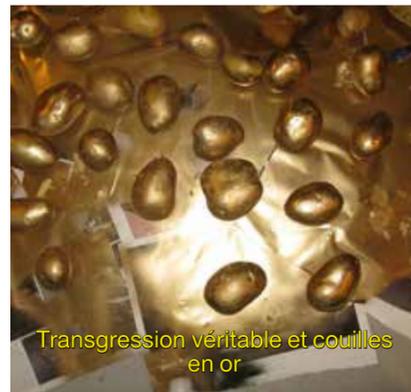
Sortir de l'aliénation de nos vies antérieures



Upcycler, ce n'est pas décorer



La valeur d'un acte aussi magique que quotidien



Transgression véritable et couilles en or



Je colle des univers à l'envers



Joie et valorisation de la chute



Ne pas consommer son lifestyle mais construire son lifestyle



Réinventer le paradoxe entre futilité et nécessité



Le design est un outil très puissant



Passer de main en main



Mixer l'avant-garde, le populaire et l'open-source



Le vêtement est peut-être le plus fort des signifiants sociaux



J'explore la plasticité du vêtement



J'ai un rapport très circulaire à la mode: je m'habille, je me déshabille



L'œuvre n'est pas le vêtement



La fête était immense et colorée



Qui détient le pouvoir du bien fait et du bon goût ?

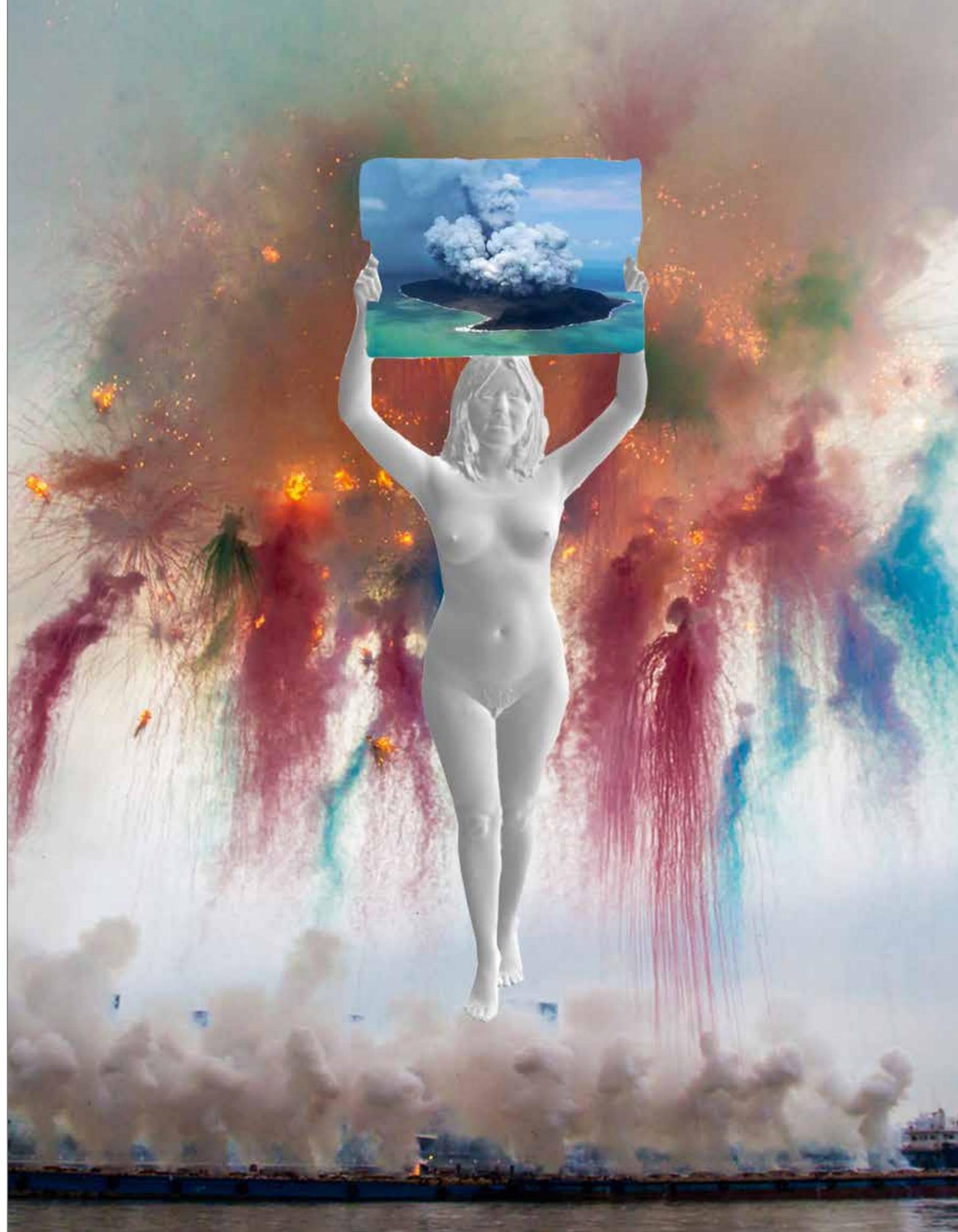


L'œuvre n'est pas le vêtement



Expériences luxueuses véritables

#iamtalking, 2021-  
NFT  
Instagram posts, textes extraits d'une conversation avec la philosophe Anne Plaignaud / texts from a conversation with philosopher Anne Plaignaud





# Exposition et performances

Avec : Davide Balula, Clarissa Baumann, Julie Béna, Angélique Buisson, Justine Emard, Aurélie Ferruel et Florentine Guédon, Lola Gonzalez, Pauline Lecerf, Camille Llobet, Agnès Thurnauer, Zhana Ivanova



# Oral Texte

21.06  
→ 23.07

directeur de la publication / editor-in-chief : Benoît Porcher  
rédactrice en chef / chief editor : Laetitia Chauvin  
traducteur / translator : Chris Atkinson  
directrice artistique / art director : Rachel Cazadamont  
maquette / layout : Matthieu Becker

**acknowledgments / remerciements**  
Sofia Abdelkader, Lorena Araos, Marc Armand, Colette Barbier, Léopold Bargheon, Lucille Barouillet, Lauren Bastide, Devrim Bayar, Cécilia Bengolea, Jean-Michel Bertin, Léopold Bret, Frédérique Buttin-Valentin, François Chaignaud, Hawa Diallo, Anji Dinh-Van, Anne Dressen, Alexis Etienne, Soraya Gacem, Noémie Géron, Géraldine Gomez, Jacques-Antoine Granjon, Jeanne Granger, Mathilde Halperin, Nicolas Hérisson, Michael Huard, Inès Huergo, Léonie Lhommelais, Noé Marshall, Stéphanie Moisson, Mathilde Nivet, Nathalie Nodin, Lukasz Panko, Émilie Pischetta, Anne Plaignaud, Carl Poirier, Anne Racine, Hugo Reine, Angeline Scherf, Élise Thiébaud, Sylvia Tournerie, Natsuko Uchino, Luiza Vanelli Schmidt.

**crédits photographiques / photo credits**  
Martin Argyroglo (p. 48), Beaudoin (p. 16), Melanie Bonajo (p. 46), Kevin Coulliau (p. 44-45), Dan El Haddad (p. 10), Andi Galdi (p. 29), Michael Huard & Say Who (p. 20-21), Imax Tree – Giovanni (p. 10, p. 28), Romain B. James (p. 8), Stas Kalashnikov (p. 32), Brice Krumpfenacker (p. 35, p. 66-73), Samuel Lehuède (p. 28), Pierre Limpens (p. 47, p. 49), Renaud Monfourny (p. 3), Service audiovisuel du Centre Pompidou (p. 9), Chantapitch Wiwatchaikamol (p. 8, p. 10-11, p. 16-17, p. 25, p. 28-29, p. 30-31, p. 56-59), Camille Zerhat (p. 10) & Maroussia Rebecq pour toutes les autres photographies / for all the other photographs.

**photogravure / photo-engraving DPF Scann**  
achevé d'imprimer par / printed by Kopa (Lituanie / Lithuania)  
distribué par / distributed by Les Belles Lettres

pour toute question ou abonnements, merci de contacter  
for any general questions or for subscriptions, please contact  
[pleasedtomeetyou.me](mailto:pleasedtomeetyou.me)

© Semiose éditions

Une fois par semaine, l'exposition s'active et se déploie dans les espaces de la Fondation à l'occasion de performances. Retrouvez le programme complet : [fondation-pernod-ricard.com](http://fondation-pernod-ricard.com)

# UpcycleSolution

**US** pour Upcycle Solution.

**US** c'est un laboratoire d'Upcycling, une plateforme générative de solutions concrètes et créatives, source nouvelle de traitement des invendus de Veepee, de ses marques partenaires, et de ses pièces de seconde main.

**US** c'est la rencontre entre Maroussia Rebecq, artiste, activiste, pionnière de l'Upcycling, et Jacques-Antoine Granjon fondateur de Veepee, spécialiste du destockage et géant du e-commerce, manifestée dans un projet de transformation radicale de nos vêtements.

**US** c'est l'union du savoir-faire créatif, de la puissance tech, et de la force entrepreneuriale au service d'une vision durable et inspirante du traitement des stocks.

**US** c'est une façon inédite de re-créer, c'est l'envie d'embarquer le plus grand nombre dans une odyssée éthique, sans concession esthétique.

**US** c'est le pouvoir de transformer nos modèles, de se transcender nous-mêmes, c'est ouvrir l'horizon de nos horizons.

**US** c'est faire corps, main dans la main, pour inventer demain.



Veepee 

# pleased to meet you Rebecq

Aussi rock que star, l'égérie de ce nouvel opus n'a pas attendu *Pleased to meet you* pour être présentée comme une rock star. Maroussia Rebecq est de ces artistes qui attirent naturellement la lumière par leur talent et leur personnalité. Précurseuse de l'upcycling, elle fait mode de tout chiffon et exalte la beauté arrachée du débris, le trésor du rebut.

La subversion des normes érigée en règle d'or, notre démiurge du vêtement prolonge le besoin de changement à tout le reste – process, affect et pensée. Par suite, s'exercent naturellement l'inclusivité, la fluidité, l'éco-conscience et le *bodypositivisme* qui révèlent la puissance des corps libres au sein d'un collectif tolérant et généreux. Par ce programme de gestes aussi nécessaires qu'artistiques, Maroussia Rebecq ouvre une voie pour repenser les imaginaires du XXI<sup>e</sup> siècle et oser le rêve d'un futur désirable.

« Pleased to meet you, hope you guess my name : Maroussia Rebecq. »

As rock'n'roll as she is a star, our latest opus' muse had no need to wait for *Pleased to meet you* to be hailed as a rock star. Maroussia Rebecq is one of those artists whose talent and personality naturally attract the spotlight. A precursor in the field of upcycling, she transforms rags into fashion and thrills at the beauty of treasures salvaged from garbage. The subversion of norms is a cardinal rule and our demiurge of clothing extends the need for change to everything else—the creative process, affect and thought. This has led to the instinctive embracing of inclusivity, fluidity, eco-consciousness and body-positivism, revealing the power of uninhibited bodies within a tolerant and generous collective. Through this program of actions that are as essential as they are artistic, Maroussia Rebecq has opened up a way to re-channel our 21<sup>st</sup> century imaginings and has allowed us to dare to dream of a more desirable future.

“Pleased to meet you, hope you guess my name: Maroussia Rebecq.”

# M